



LIVRES

Le chef-d'œuvre méconnu

Après une décennie et plus de 100 000 heures de patient travail, le site québécois «Les classiques des sciences sociales» met en ligne son 4000^e texte

STÉPHANE BAILLARGEON

La grande Toile, telle que nous la connaissons, a environ deux décennies. Depuis ce temps, le projet californien Internet Archives a engrangé 67 millions de sites en 37 langues totalisant des milliards et des milliards de pages. Dans ce lot, franchement, combien de productions québécoises peuvent prétendre au titre de chefs-d'œuvre?

Quand on pose la question au philosophe Jacques Dufresne, lui-même créateur de l'*Encyclopédie de L'Agora*, il pointe vers au moins deux exemples remarquables: *L'Encyclopédie sur la mort*, maintenant intégrée à *agora.qc.ca*, puis le site Les classiques des sciences sociales.

La bibliothèque numérique patiemment élaborée depuis une décennie s'avère unique en français, unique au monde en vérité. On y retrouve des mil-

logie, Chine ancienne, civilisation de l'Inde, civilisation arabe, mais aussi anthropologie médicale, sociétés créoles, handicaps et inadaptations, sociologie de la famille et sociologie de la santé. La barre des 1000 auteurs en ligne a été franchie plus tôt cette année. La portion classique fait la part belle aux étrangers, évidemment; la portion contemporaine compte beaucoup d'universitaires québécois.

«Les auteurs participent à la construction avec des suggestions ou des versements de textes», explique le bibliothécaire virtuel. *Mais c'est plus difficile avec les chercheurs européens. Au Québec, les auteurs réagissent vite et favorablement. En Europe, ils sont plus tatillons quand quelqu'un d'inconnu les contacte pour leur demander une collaboration.*

En général, les textes fournis sont épuisés. Une quinzaine d'éditeurs (Lux et VLB par exemple) ont accordé des autorisations de diffusion et deux nouveaux éditeurs français (Karthala et Ibis

Rouge) viennent tout juste de s'ajouter au généreux groupe. Selon le site, une maison québécoise (les éditions Liber) a retiré le droit de diffusion de deux ouvrages accordés par ailleurs par leurs auteurs. Récemment, la maison française Bayard a accepté la diffusion simultanée d'un ouvrage sur papier et en version numérique.

«La diffusion numérique contribue à faire connaître un auteur, un éditeur, une œuvre», dit M. Tremblay. *En général, quand un texte est accessible en version papier, les chercheurs l'achètent. Imprimer sur une imprimante un livre numérisé coûte d'ailleurs plus cher que de l'acheter. Il faut aussi considérer la diffusion mondiale. En Afrique, des étudiants peuvent passer des nuits entières à lire des livres en ligne. Au moins, la connaissance leur est accessible.*

Des nouvelles de la Chine

C'est là que la valeur universelle de cette grande œuvre pédagogique et culturelle prend toute sa signification. L'achalandage n'a cessé de croître. Le site attirait 1,2 million de visites en 2006 et plus de deux millions en 2008. Six millions de pages ont été consultées en 2006 et dix millions deux ans plus tard. Environ 30 % des consultations viennent de la France, 12 % des États-Unis, 10 % du reste du Canada.

«On touche toute la francophonie internationale, dit fièrement le bibliothécaire. *Mais on pénètre aussi dans les universités d'autres langues. Notre site est référencé justement parce qu'il propose des classiques français en français.*

La production reçoit constamment des courriels reconnaissants d'internautes de l'étranger lointain. Le 17 août 2008, Mme Yu Ou, enseignante de français à l'Université provinciale de Yunnan, dans le sud-ouest de la Chine, remerciait M. Tremblay. *J'ai trouvé ainsi la clé d'or à un monde merveilleux de la civilisation humaine en langue française*, écrivait l'intellectuelle chinoise, qui se disait aussi «*triment très, très contente*». La Française Najata a aussi passé de la pomme de le 26 août en expliquant qu'elle «*ne manquerait pas d'envoyer une donation*» dès qu'elle aurait terminé ses études.

VOIR PAGE F 2: CHEF-D'ŒUVRE

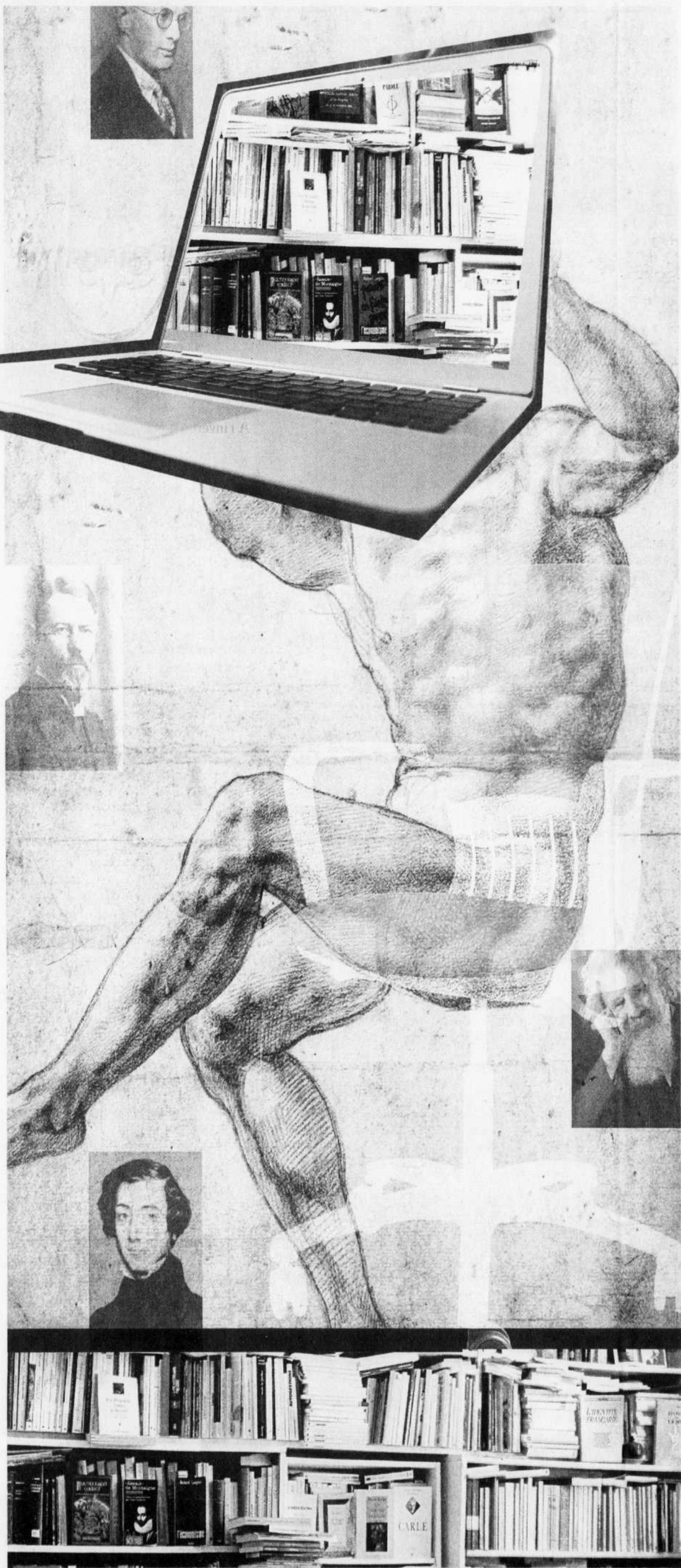


ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR

«Il me semble encore très important de retourner à Durkheim, Tocqueville ou Weber. Il me semble aussi essentiel de retourner aux textes originaux et complets, et pas seulement à des interprétations ou à des morceaux choisis.»

«Je numérisais des textes pour mes étudiants quand j'ai eu l'idée de rendre les textes accessibles au plus grand nombre de gens possible»

liers de textes, pour la plupart introuvables en librairie. Tous complets, tous gratuits. Merci.

La liste fait frissonner de bonheur quiconque s'intéresse à l'aventure humaine. Rien qu'à la lettre «B», rien que dans la section des classiques, on retrouve des textes de Bachelard, de Bakhounine, de Beaumont (le collaborateur de Tocqueville), de Boas, de Bonald, de Bréhier et de Brunshwicz, entre autres. Le «M» abrite Marat et Marx, Mill et Montesquieu, Malinowski et Mannheim, notamment.

«Je numérisais des textes pour mes étudiants quand j'ai eu l'idée de rendre les textes accessibles au plus grand nombre de gens possible», raconte en entrevue téléphonique Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au cégep de Chicoutimi, responsable du chef-d'œuvre dématérialisé. Avec ses collaborateurs, il a consacré plus de 100 000 heures à la lente et patiente construction monumentale. «*J'avais quatre objectifs en fondant ce site: faire découvrir et aimer les sciences sociales; rendre librement accessibles ces savoirs; contribuer à la diffusion du patrimoine intellectuel québécois; et finalement, montrer la vitalité de la langue française sur Internet.*»

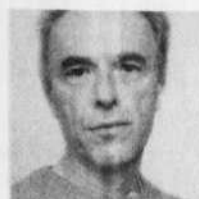
4000 fois sur le métier...

Le site placera très bientôt en ligne sa 4000^e entrée, un livre sur les communautés religieuses (*À la recherche d'un monde oublié*, un excellent ouvrage) des sociologues québécoises Nicole Laurin-Frenette et Danielle Juteau. Au total, on y retrouve environ 1200 classiques comme tels et 2500 textes contemporains, le reste traitant de l'histoire régionale du Saguenay-Lac-Saint-Jean (le 3000^e texte était consacré à l'historien régional Russel Bouchard) ou de la méthodologie des sciences sociales par exemple. M. Tremblay aimerait d'ailleurs bonifier cette section.

Les centaines de milliers de pages sont regroupées en sous-collections: crimino-

LIVRES

Poésie sans paroles



JEAN LAROSE

La misère de la poésie par les temps qui courent, je l'ai comprise (ça passe vite) en revoyant le film que Scorsese a fait sur Bob Dylan en 2005, *No Direction Home*. L'idée géniale du film n'est dite nulle part, mais sensible partout: nous n'avons plus besoin de la poésie depuis qu'elle s'est réalisée dans le rock.

Greenwich Village, 1961. Tout le monde a du génie. Dylan lit tous les poètes, apprend toutes les chansons, imite tout ce qui bouge. Avidé et souple comme une éponge, il vole tout ce qu'il aime, il prend toutes les formes. Contrairement à ses rivaux, il n'a pas une personnalité originale, il ne dit pas «je suis un autre, je suis différent», mais «je est un autre». N'étant personne, il se transforme en tout ce qu'il vole. Il se fait chien, vent, femme ou fumée, et tout d'un coup, parce qu'il est tout métamorphosé, il ressemble au changement qui souffle dans le vent. Il en profite. Imiter le monde à venir, offrir une page blanche au temps qui change, voilà le prophète (Obama le sait bien). Dylan se gorge de Joan Baez et bientôt part s'époumoner avec elle contre la discrimination raciale. On trouve qu'il a du génie pour annoncer que les temps changent. On trouve ses poèmes clairement progressistes. Dylan monte incroyablement vite. Le malentendu s'aggrave. On lui demande de chanter à Washington, auprès de Luther King, le jour où celui-ci prononce *I have a dream*.

Il ne suit pas. La gauche a trouvé en lui son poète. Il se dérobe. Les militants, ce sont des sincères, des croyants. Dylan n'est pas sincère mais poète, plus étonné que convaincu par ce qu'il dit. Du change-

ment, il épouse non la promesse mais le souffle. Allen Ginsberg dira dans le film que Dylan à cette époque s'est transformé en colonne d'air. Qui le voit chanter dans la nuit à Newport voit une haleine faite chant, entend un homme à voix de crapaud qui fait des poèmes comme il respire. Ce souffle n'annonce pas le changement, il le réalise. Les progressistes qui l'admirent ne comprennent pas qu'il les a précédés en Galilée, déjà ressuscité, qu'il ne représente pas mais accomplit directement le nouveau corps amoureux. Enorme malentendu. L'Emergency Civil Liberties Committee lui confère son prix annuel «in recognition of distinguished service in the fight for civil liberty». Banquet. Il boit, fait un discours désastreux, leur dit qu'ils sont vieux, tristes, chauves, en somme que leurs fesses ne sont pas les siennes. Il ne les suit pas. Il suit sa colonne d'air à travers le désert. *No direction home*. La poésie ne fait pas un foyer, mais un improbable retour d'exode. *I was born very far from where I am suppose to be*. Ses amis de gauche croient que la poésie, c'est le triomphe du bon sens avec la justice. Lui, n'ayant rien contre la justice, bien sûr, aime le dérèglement des sens et ne veut pas être entendu si facilement.

Enfin, c'est la tournée d'Angleterre, en 1966, juste avant de manquer mourir dans un accident de moto. Le concert a deux parties. La deuxième obsède Scorsese, il y revient souvent, comme pour répondre à une question qu'il ne posera pas. En première partie, Dylan seul en scène a chanté de ses chansons à texte longues et compliquées. *Protest songs*, dit-on. Le public, en adoration, à l'air de savoir contre quoi ça proteste. Il est venu là pour entendre un message. Il prend les paroles au sérieux: la poésie marche avec le progrès. Moi, je m'étonne: les textes sont obscurs, pour ne pas dire insensés. Dylan ne paraît d'ailleurs pas heureux d'être compris. Il l'a bien dit, le soir du banquet des chauves: «No one can say what I meant to say.» La claire entente de fraternité sociale le dégoûte. Aussi, sa vraie protestation sera contre le public, après la pause, quand il revient sur scène avec plusieurs



Bob Dylan en concert à Los Angeles en 2004

ROBERT GALBRAITH REUTERS

musiciens armés d'instruments électriques. Un bruit d'enfer! Le beau démon exulte, il hurle que quelque chose arrive, oui, mais qu'on ne sait pas ce que c'est, qu'on n'est pas ensemble dans la lutte sociale, mais chacun seul contre le monde, une pierre qui roule, et pour rien, vers nulle part... D'ailleurs, qu'importe ce qu'il dit, les paroles maintenant sont inaudibles, et il s'en fout. On ne peut plus le prendre au mot. Il n'a pas de message. Il est le message. Horrifiés, ses adorateurs de tout à l'heure le huent. Imagine-t-on Rimbaud livrant ses poèmes dans le vacarme d'un band électrique?

Peut-être, puisque Rimbaud aussi a voulu dire adieu au monde et merde à la poésie en des espèces de chansons idiotes, peut-être farceuses plus souvent qu'on ne le croit. Dylan n'en fera qu'à sa tête. Plus on le hue, plus il salope sa chanson, il tourne le dos à la salle, monte encore le volume. Il refuse de faire sens pour la société. Le poète ne doit rien à la société. Il jouit. Qu'elle s'éclate, au lieu d'écouter. La société va suivre. Newport mène à Woodstock, dans la boue de la poésie réalisée. On aimerait quand même entendre Dylan, dans le film, sur la mort manquée de peu.

CHEF-D'ŒUVRE

SUITE DE LA PAGE F 1

Tout est gratuit et tout se fait *pro deo*. L'Université du Québec à Chicoutimi abrite le site et lui fournit la puissance nécessaire. «Il y a dix ans, ma proposition a été acceptée en cinq minutes», raconte M. Tremblay. *J'avais trois conditions: travailler de la maison; demeurer totalement libre du choix des œuvres et des auteurs; bénéficier d'un espace illimité sur le serveur.*

Un antidote à la morosité

Les mêmes raisons lui font critiquer sévèrement le projet de Google de numérisation massive de millions de livres universitaires. «Une entreprise privée s'approprie le patrimoine intellectuel universel et c'est inacceptable», dit-il. *Les usagers doivent passer par Google pour accéder à ces ouvrages.*

L'enseignant dit travailler 32 heures par semaine au collège et une quarantaine d'autres sur son site. Il n'a reçu que de maigres lettres subventions pour l'achat d'un ordinateur et d'un scanner. La municipalité paye les assurances de l'organisme. Plusieurs amis et sa femme l'accompagnent dans le travail, chacun creusant un sillon, toujours bénévolement. On aurait le goût de placer dans la balance les sommes importantes qui se dépensent pour tant de niaiseries inutiles et stériles dans les universités ou les collèges du pays, mais on ne le fera pas.

La féconde et noble biblio-

thèque offre aussi un antidote à la morosité croissante des sciences sociales engoncées dans une hyperspécialisation. «Devant l'émiettement des sciences sociales et l'émiettement de nos objets d'étude, il me semblait important de retourner à l'essentiel de ce que les fondateurs de notre discipline nous ont appris, c'est-à-dire la prise en charge de la totalité, le développement d'une vision d'ensemble», dit M. Tremblay, qui lui-même termine sa dernière année d'enseignement à temps complet, avant une retraite de l'enseignement bien méritée. «Il me semble encore très important de retourner à Durkheim, Tocqueville ou Weber. Il me semble aussi essentiel de retourner aux textes originaux et complets, et pas seulement à des interprétations ou à des morceaux choisis.»

Une dernière information pour susciter encore plus l'admiration? Alors voilà. Une entente avec l'Université de Paris permet aux étudiants aveugles d'avoir accès aux œuvres en version intégrale. Le traitement de texte facilite la transcription en braille. «C'est très touchant», dit Jean-Marie Tremblay. *Une étudiante en anthropologie à Toulouse m'a dit qu'elle pouvait lire Georges Balandier et Marcel Mauss grâce à ce système.*

Bref, même les aveugles en profitent. On le répète: le site Les classiques des sciences sociales est un rare chef-d'œuvre, un point c'est tout.

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Professions de foi

CHRISTIAN DESMEULES

En poussant un peu vers l'absurde, il serait facile d'imaginer une sorte de Bartleby de la critique. Quelqu'un de réticent, convaincu de l'inutilité de la cause qu'il croit défendre, certain d'avance de l'inutilité aussi de tout commentaire. «Je préférerais ne pas», comme le répète l'anti-héros récalcitrant de la nouvelle de Melville. Y aurait-il quelque chose de plus facultatif qu'un article consacré à un objet qui lui-même est parfaitement inutile?

C'est le gouffre qui se creuse, souvent à son insu, sous les pieds de tout critique. Qu'il soit ou non récalcitrant. Et c'est ce que Gilles Marcotte et Jean Marcel, deux essayistes, deux hommes aux convictions solides, conjurent à leur façon. Ils nous démontrent l'importance, par la fermeté qui les anime, de cette chose «inutile».

«Cette petite phrase, il faut la répéter sur tous les tons, aujourd'hui plus que jamais: la littérature, le théâtre, la peinture, la sculpture sont inutiles. Ils ne servent à rien.» Sorte d'éminence grise de la critique littéraire québécoise, Marcotte, journaliste et professeur né en 1925, est déjà l'auteur d'une œuvre critique (*Une littérature qui se fait, Littérature et circonstances*, Le

Roman à l'imparfait) qui se passe de présentation.

Inutile, mais nécessaire

Sous un titre en apparence provocateur, *La littérature est inutile* regroupe une trentaine d'essais et d'articles critiques parus pour l'essentiel entre 1989 et 2008, revus et remaniés pour l'occasion. À travers son regard de grand relecteur, Yann Martel, Yvon Rivard, Jean-Marc Fréchette, Emile Ollivier, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Frank Scott, Réjean Ducharme, Saint-Denis Garneau et Jean Basile s'animent. Un parti pris domine tous les autres: la littérature demeure plus que jamais nécessaire.

Pouvant lui aussi revendiquer une longue carrière de professeur de littérature à l'université, médiéviste, essayiste (*Le Joueur de Troie*, *Jacques Ferron malgré lui*) et romancier, Jean Marcel nous livre quant à lui un troisième tome de ses *Fractions*, constitué d'extraits choisis de carnets remplis pendant une quarantaine d'années — les deux premiers avaient paru en 1996 et en 1999 à l'Hexagone.

Bon vivant un brin pessimiste, parfois grincheux et lapidaire, lecteur de San Antonio et de Cioran, Jean Marcel nous rappelle que «livre et libre ont la même racine (sans commentaire)». On trouvera entre autres dans ces carnets

un long hommage à Jean-Ethier Blais, le récit de la genèse de son roman *Hypathie ou la fin des dieux* (Leméac, 1989), des fragments sur la musique, un rapprochement entre Rutebeuf et Gaston Miron, un regard sensible sur l'humanité. Mais aussi des réflexions plus personnelles, notamment sur son état d'esprit après l'échec du premier référendum, qui nous donne quelques clés pour comprendre son exil en Thaïlande, loin de ce «pays ennemi» qui s'appelle Canada.

Visions de Jean Le Moyné

Si un certain nombre de choses les relient, rien ne saurait opposer davantage les deux essayistes que leurs sensibilités respectives envers la question nationale, notamment dans le jugement qu'ils portent sur Jean Le Moyné (1913-1996).

Homme de grande culture, ouvertement catholique et antinationaliste, membre fondateur de *La Relève*, ami du poète Saint-Denis Garneau, essayiste (*Convergences*, 1961) conseiller et rédacteur de discours pour Pierre Elliott Trudeau, Le Moyné, ancien sénateur libéral, a été un critique intrinsèque de la société canadienne-française (et en particulier de sa littérature).

Dans le texte qu'il consacre à «Jean Le Moyné, le magnifique», Gilles Marcotte ne manque pas d'éloges pour saluer la mémoire d'un homme en qui il a reconnu un jour un modèle. En lisant les *Conver-*

gences, il a tout de suite su qu'il se trouvait «devant un grand écrivain, un des rares écrivains de grande taille qui aient paru au Canada français. Cette conviction ne [l']a jamais abandonné».

Pour Jean Marcel, au contraire, c'est à Le Moyné «que revient le triste honneur d'avoir provincialisé la pensée, de nous avoir fait croire que le dualisme et le matriarcat constituaient notre seul lot national historique. [...] Il faut être grossier pour considérer comme un penseur celui qui se permet de dissoudre d'un coup de plume, sous prétexte de dualisme, et la grande civilisation arabe et l'immense civilisation indienne». Plus carrément: «Le Moyné est un caricaturiste; c'est le Roger Lemelin de la pensée canadienne-française.»

De quoi illustrer à coup sûr, comme l'évoque lui-même Marcotte, «la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine».

Collaborateur du Devoir

LA LITTÉRATURE EST INUTILE

EXERCICES DE LECTURE
Gilles Marcotte
Boréal, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2009, 240 pages

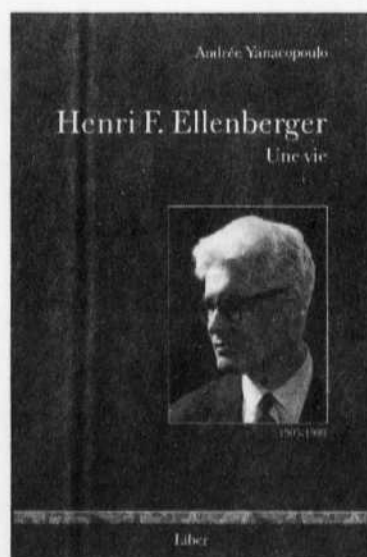
FRACTIONS 3

CARNETS
Jean Marcel
Éditions de Courberon
Saint-Patrice-de-Beaurivage
(Québec), 2009, 144 pages

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Andrée Yanacopoulo

Henri F. Ellenberger. Une vie
1905-1993

408 pages, 29 dollars

Olivieri

librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littératureMercredi 4 novembre
19 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-NeigesDans le cadre de la Série
littéraire internationale
METROPOLIS BLEU

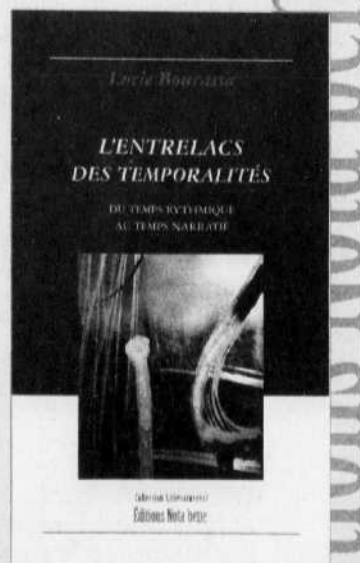
JOSÉPHINE BACON

Poétesse innue, cinéaste,
professeure, parolière de
Chloé Sainte-Marie et auteure
de *Bâtons à message /*
Tshissinuatshtakana
(édition bilingue français / innu
Mémoire d'encrier, 2009).

Elle s'entretiendra avec

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
et lira des extraits en français
et en innu
de son
premier
recueil de
poésie.FONDATION
METROPOLIS
BLEUConseil des Arts
du Canada Canada Council
for the Arts

Lucie Bourassa

L'entrelacs
des temporalitésDu temps rythmique
au temps narratifLucie Bourassa explore
l'hypothèse selon laquelle
la littérature est un lieu
privilegié pour éprouver
et penser le temps, parce
qu'elle le structure et le
représente dans une
organisation complexe,
qui est à la fois sensible
et signifiante.NB
Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

LITTÉRATURE

La part manquante

Voici le livre d'une suicidée. Avant même d'ouvrir *Paradis, clef en main*, c'est la première idée qui vient. Comment y échapper? C'est le dernier livre qu'aura écrit, terminé, relu et corrigé Nelly Arcan avant de se tuer, à 36 ans, le 24 septembre dernier.

A supposer que l'on tente de l'oublier, tout est là pour nous le

rappeler. Dans le livre, je veux dire. Il suffit de lire les premières lignes: «On a tous déjà pensé à se tuer. Au moins une fois, au moins une seconde, le temps d'une nuit d'insomnie ou sans arrêt, le temps de toute une vie.»



DANIELLE LAURIN

Et ça continue: «On y a tous pensé, à s'expédier dans l'au-delà, ou à s'envoyer six pieds sous terre, ce qui revient au même, d'un coup de même, d'un coup de feu, bang. Ou encore à en finir sec dans le crac de la pendaison. La vie est parfois insupportable.»

Ça continue comme ça... Bien au-delà des premières lignes, du premier paragraphe. Bien au-delà du premier chapitre qui nous est donné à lire depuis deux semaines, déjà, sur le Web.

On va comprendre très vite que la narratrice de *Paradis, clef en main* a tenté plusieurs fois de s'enlever la vie. Que cela n'a rien à voir avec un découragement passager, une peine d'amour non soignée, une dépression qui ne dit pas son nom.

Cela a à voir avec un mal de vivre, un mal à l'âme, un manque persistant, incrusté dans toute sa personne. Cela a toujours été là, cette pulsion de mort, dans son sang. C'est ce qu'elle dit, la narratrice de *Paradis, clef en main*.

Et parce que cela a toujours été là, justement, que ça ne s'est jamais démenti, parce qu'elle voulait être certaine de ne pas se manquer, elle a décidé de faire appel à un organisme spécialisé, appelé: *Paradis, clef en main*.

Cet organisme facilite le suicide des personnes non pas malades, déjà condamnées, mais en bonne santé... du moins, physiquement. Des personnes qui jugent que leur vie, comme leur mort, leur appartient. Qui n'en peuvent plus de souffrir intérieurement.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Nelly Arcan est disparue le 24 septembre dernier, à l'âge de 36 ans.

La nuit d'un futur incertain

Nous sommes dans un futur incertain. Nous sommes, en fait, deux ans après l'appel lancé par la narratrice à *Paradis, clef en main*, à l'âge de 30 ans. Ça n'a pas marché: défectuosité technique, ou quelque chose comme ça, la guillotine qui devait lui couper la tête a raté sa cible, ça demeure inexpliqué.

Toujours est-il que nous sommes dans la chambre de la survivante, elle est branchée à une machine qui aspire ses liquides organiques, elle est paraplégique. Ses jambes sont mortes, son sexe aussi. Seul réconfort: l'alcool. Après d'elle, une mère toute-puissante, qu'elle exécute... à première vue, pour l'instant du moins.

Ça commence là. Deux ans après le nième suicide raté de la narratrice, celui qui devait pourtant réussir. Ensuite, on al-

terne. Trois champs de narration: ce qui se passe dans la chambre; ce qui s'est passé à partir du moment où *Paradis, clef en main* est entré en jeu; ce qui s'est passé avant tout cela, depuis le début, ce qui a toujours existé chez la narratrice: son désir de mourir, incessant.

Bien sûr que nous sommes dans la fiction. Bien sûr que *Paradis, clef en main* n'existe pas dans la réalité... pas comme ça, pas encore. Bien sûr que la narratrice, Antoinette Beauchamp, n'est pas Nelly Arcan.

D'ailleurs, Antoinette Beauchamp, elle, finit par se tour-

ner vers la vie. Par un concours de circonstances qui, bien franchement, peut paraître tiré par les cheveux, un peu forcé. Mais passons.

Toute l'aventure du suicide orchestré par *Paradis, clef en main* est présentée comme une course à obstacles, un jeu d'épreuves, dans un monde parallèle qui tient de la fable. On y rencontre des personnages bizarres, dont un psy nain qui semble plus fou que ses patients. On passe d'un bar de danseuses nues à une église désaffectée, on joue au poker dans un zoo...

C'est l'invention poussée à

fond. C'est fou. C'est plein d'imagination. C'est même drôle par moments. C'est une histoire en soi. C'est une nouvelle Nelly Arcan que l'on découvre, une autre que celle de *Putain* et de *Folle*, ou même d'*À ciel ouvert*.

C'est-à-dire: les thèmes abordés demeurent à peu près les mêmes — la mort, le désir, le rapport au corps, la détestation de soi et du monde, etc. — mais la façon ludique de les mettre en scène surprend.

Pourtant, ce qui frappe, ce qui frappe vraiment, ce qui fait la force de *Paradis, clef en main* pourrait être ailleurs. Parce qu'on est porté à lire ces quelque 200 pages à la lumière de l'acte tragique, ultime, de son auteure?

Ce que je n'ai pas encore dit, c'est ceci: j'ai lu ce livre deux fois. La première sur manuscrit, un mois avant que Nelly Arcan s'enlève la vie. Je viens de le relire, sans pouvoir faire abstraction de son suicide, bien sûr.

Tout ce qui se passe dans l'avant-*Paradis, clef en main*, c'est-à-dire tout ce qui concerne la plongée dans la souffrance intérieure d'Antoinette Beauchamp depuis qu'elle est au monde, fait encore plus mal, maintenant.

C'est tellement déchirant. Tellement dur, en même temps. C'est tellement ça. L'impression

d'entrer dans l'âme noire d'une suicidaire, d'entendre sa voix, son souffle. Ce n'est pas de la curiosité morbide. C'est comme ça. Ça s'impose.

Mais ce que j'aimerais dire, surtout, c'est que j'avais eu la même, mais vraiment, la même impression à la première lecture du livre. Quand Nelly Arcan était encore en vie. Sauf que je me disais: heureusement, ce n'est que de la fiction.

PARADIS, CLEF EN MAIN

Nelly Arcan
Coups de tête
Montréal, 2009, 224 pages



Bia
KRIEGER

Les Révolutions
de Marina

BIA KRIEGER
Les Révolutions de Marina



Récit • 280 pages • 25,95 \$

« Un tour de force, vraiment, qui hantera le lecteur comme un air de bossa nova. »
Stanley Péan
Le Libraire

« Magnifiquement écrit. »
Claude Deschênes
Radio-Canada

© Martine Doyon

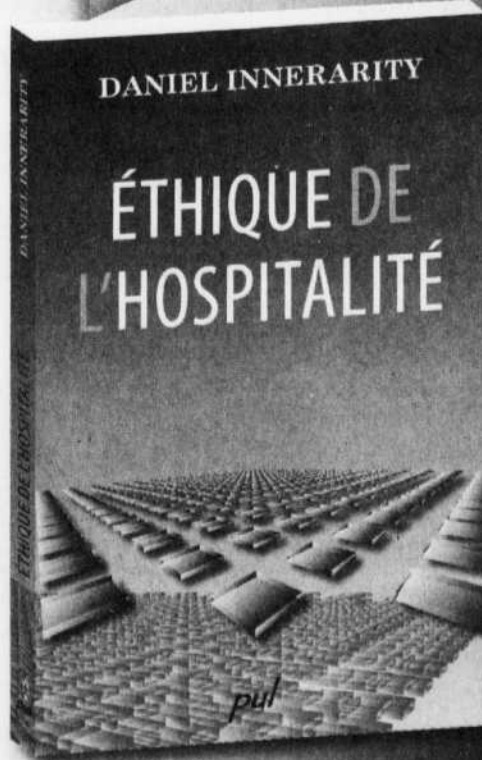
Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



Le devoir des individus ne consiste pas à se protéger de la société, mais à la défendre, à prendre soin d'un tissu social en dehors duquel aucune identité ne peut se réaliser.

ÉTHIQUE DE L'HOSPITALITÉ



ISBN : 978-2-7637-8506-6 • 250 pages • 39,95 \$

DANIEL INNERARITY

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEAUTÉ

Choix de livres en ligne

Plus de 200 nouveaux titres à chaque semaine à cette adresse :

www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdooccasion@bellnet.ca

Le retour d'un romancier talentueux, la conclusion d'un grand récit

La suite du Prix de l'honneur



Paul
OHL



En librairie dès maintenant

PHOTO © GROUPE LIBREX

IL FAIT BON LIRE!

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

LITTÉRATURE

De Rip van Winkle à Tom Cruise

Le nouveau livre de Philip Roth est une lamentation, belle, vibrante et douloureuse



LOUIS HAMELIN

Le premier livre que j'ai lu pour *Le Devoir* était *Pastorale américaine*; c'était une fin d'été, il y a dix ans de ça. Je me souviens de ma lecture: assis sous un arbre dans le rang du Petit-Québec à La Patrie, près du petit potager où les chevreuils venaient déterrer les carottes la nuit. À l'exception d'un coup d'œil peu concluant accordé au fameux complexe de Portnoy, je connaissais Roth et son homme de plume, Nathan Zuckerman, depuis peu, grâce à *La Contrevie*, le chef-d'œuvre vers lequel m'avait aiguillé la lecture d'un ouvrage de Guy Scarpetta. J'aimais bien, dans *Pastorale américaine*, la manière dont Zuckerman, double de l'auteur, ne tardait pas à s'effacer lui-même devant le vrai sujet de son livre: l'Américain rêvé. À 65 ans, Roth avait fait du chemin, c'est sûr, depuis le narcissisme de *Portnoy*, sorte de version masculine, frénétiquement masturbatoire, de l'hystérie.

Outre le fait que, plus rapide que moi, un malin avait mis la main dessus au *Devoir*, j'ignore comment j'ai fait pour ne pas lire *La Tache*, qui a traîné longtemps dans mes affaires, mais c'est religieusement que, en 2001, je m'acquittais de mes devoirs envers *J'ai épousé un communiste*, le second tome de la grande trilogie consacrée à la vie idéologique (pardon pour l'oxymore) de l'Amérique de l'après-guerre, et intégrée au cycle Zuckerman. Le fantôme littéraire de Roth, de nou-

veau, n'apparaissait que pour mieux s'effacer devant un autre personnage emblématique: l'intellectuel étasunien de gauche fauché par le macarthysme. Mais la scène de ce livre qui m'a laissé le plus vif souvenir se trouvait à la fin, quand on retrouvait l'écrivain Zuckerman dans un nouvel avatar: l'ermite littéraire, en sa retraite complètement isolée au bout d'un chemin de campagne, loin de ce monde tourmenté et social, des ambitions humaines et du sexe, en marge de l'histoire, et la racontant. Mais aussi, prêtant l'oreille, avec une pointe de regret qui se laissait facilement deviner, aux propos de l'ami qui l'assurait gentiment que, «à 60 ans, Nathan, vous êtes encore trop jeune pour cesser d'aller dans le monde»...

Enchantement

Si la lecture du dernier Roth m'a enchanté, c'est, entre autres, parce qu'il reprend, pour l'approfondir et le porter à ses ultimes conséquences, précisément ce regret-là. Son livre est une lamentation, belle, vibrante et douloureuse. La plupart des thèmes chers à l'auteur (la séduction, la condition juive, le sexe, les classes sociales et la transgression, la politique, la littérature) s'y retrouvent concentrés pour atteindre à une sorte d'incandescence dans la lucidité amère de l'âge. Le roman est bâti tout autour d'une contradiction: la sainte paix nécessaire au travail de l'écriture, à la construction de l'œuvre, s'y voit opposée, en un violent choc urbain, au combat social et à l'intense liberté des désirs, à ce maelström balzacien des villes dont la créature littéraire ne saurait éternellement se passer, sous peine d'assécher ses racines. Le moteur de l'œuvre, nous dit Roth, est dans le monde, même si l'œuvre doit ensuite être portée par une solitu-

de qui s'accommode mal de l'avidité commune et de ses incessantes sollicitations. Elle doit être protégée des contemporains.

Sacré Philip Roth! Cet auteur, pour qui le statut de juif américain, aux États-Unis, n'a jamais cessé de «faire problème» — des charmes de la shiksa, femme blanche de la transgression ethno-matrimoniale, à ce Complot contre l'Amérique, qui était une uchronie (ou anticipation rétrospective) plutôt ratée à mon avis, en passant par le flamboyant dédoublement de personnalité de Shylock qui mit aux prises deux Philip Roth, l'un partisan de l'intégration et l'autre adepte du retour massif de la diaspora en Israël... —, cet auteur, bref, épouse cette fois, pour donner le neuvième et, semble-t-il, dernier épisode des aventures de Nathan Zuckerman, un des mythes les plus authentiquement yankees de toute la littérature américaine: l'histoire de Rip van Winkle.



Après avoir dormi 20 ans, Rip van Winkle se réveille dans les Catskills, une chaîne de montagnes de l'État de New York, et dans un pays passé de colonie de l'Angleterre à nation indépendante. Zuckerman, lui, après 11 années passées à écrire du matin au soir, sans télé ni pratiquement jeter un coup d'œil aux journaux, émerge des Berkshires, dans le Massachusetts, pour refaire surface dans la Grosse Pomme post-11-Septembre et les USA du fils Bush. L'autisme volontaire de cette foule de marcheurs dont la moitié arbore un téléphone de poche incrusté dans l'oreille inspire à Roth-Zuckerman des pages magnifiques et impayables. Quand la posture de l'éternel ronchon largué par le progrès est assumée avec une telle brillance intellectuelle, il faut applaudir. Une des meilleures répliques de tout le ro-

man est assenée par Nathan à une femme de deux générations plus jeune que lui: qui est Tom Cruise? lui demande-t-il, sans rire, sinon parfaitement sérieux.

Toujours un problème, l'antisémitisme aux États-Unis? On apprend que Zuckerman est d'abord parti vivre à la campagne pour se soustraire à des menaces de mort récurrentes adressées au grand romancier «youpin». Et s'il se trouve à New York pour assister à la réélection d'un W. surfant sur d'inquiétantes valeurs morales, c'est que l'espoir d'une opération qui inverserait les fâcheux effets d'une précédente chirurgie à la prostate l'y a ramené. Pas à dire, ça donne un choc de voir notre Zuckerman porter une couche, lui le «professeur de désir» désormais impuissant. Mais le combat à mener dépasse les enjeux liés à ce mélancolique retour à la cité de tous les vœux, et ce, même si le narcissisme est plus que jamais le Stradivarius dont joue Roth pour donner à son impudeur l'universelle portée d'une grande musique.

Voici un grand livre, un autre de Philip Roth. L'égoïsme intrinsèque de la nature humaine y est soluble dans la tentation de se battre au nom de certaines valeurs. Et ce combat est aussi celui, aujourd'hui, de la littérature contre une culture livrée au sensationnalisme des petits ratons de la réduction biographique, à cette mort de l'invention romanesque. Ils sont les nouveaux fondamentalistes, aux antipodes d'un Philip Roth.

hamelinlo@sympatico.ca

EXIT LE FANTÔME

Philippe Roth
Traduit de l'anglais par Marie-Claire Pasquier
Gallimard
Paris, 2009, 327 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Gabrielle Roy, contes pour (grands) enfants

ANNE MICHAUD

Gabrielle Roy n'a jamais écrit spécifiquement pour les enfants. En effet, comme le dit François Ricard, «dans son esprit, la différence que l'on établit aujourd'hui entre la "littérature jeunesse" et la littérature tout court n'existait pas; un récit, s'il était bien mené, devait pouvoir rejoindre tous les lecteurs, quels que soient leur âge, leur sexe, leur appartenance sociale ou leur origine... C'est seulement après coup, c'est-à-dire une fois qu'elle les eut terminés, que Gabrielle Roy jugea que certains de ses récits pouvaient être publiés comme des contes pour enfants.»

Quatre de ces contes (*Ma*

vache Bossie, Courte-Queue, L'Espagnole et la Pékinoise ainsi que *L'Empereur des bois*) sont aujourd'hui publiés par Borel sous le simple titre de *Contes pour enfants*. Ces histoires, qui mettent en vedette une vache, des chats, un chien et des caribous, devaient à l'origine faire partie soit de *Rue Deschambault*, soit de *Cet été qui chantait*, mais elles en furent retranchées parce que, toujours selon François Ricard, l'auteur jugea finalement que leur matière ou leur ton ne cadraient pas avec le style ou le contenu du reste du livre.

Ces contes tout simples sont un exemple parfait de l'apparente facilité avec laquelle Gabrielle Roy savait

mener un récit. Son style limpide, sans flânas ni fioritures, convient particulièrement bien à ces histoires de chattes et de chiennes à l'instinct maternel très développé, de vache qui donne trop de lait et de caribous qui rêvent de liberté. Toutefois, il est loin d'être assuré que les jeunes lecteurs s'y intéresseront.

D'Aurélien Laflamme à Harry Potter, le choix de livres et d'albums jeunesse est aujourd'hui très vaste et extrêmement varié; chaque année les enfants ont accès à des milliers de titres qui reflètent leurs préoccupations quotidiennes, les transportent dans des mondes inventés, leur font découvrir des univers fantastiques, etc. Habitués qu'ils sont à une littérature faite sur mesure pour eux, quel regard porteront-ils sur ces contes de Gabrielle Roy? Le même, à mon avis, qu'ils portent généralement sur les histoires que leur racontent leurs grands-parents lorsque ceux-ci font du «dans-montemps-tisme»: amusé et légèrement ennuyé.

Parions que ces *Contes pour enfants* trouveront plutôt preneur parmi les lecteurs adultes qui voudront décou-



SOURCE ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Gabrielle Roy

vrir cet aspect méconnu de l'œuvre de Gabrielle Roy, et espérons qu'ils soient nombreux!

Collaboratrice du Devoir

CONTES POUR ENFANTS

Textes de Gabrielle Roy, illustrations de Nicole Lafond Borel
Montréal, 2009, 116 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les ébranlés

SUZANNE GIGUÈRE

La question de l'engagement part toujours d'un malentendu. D'une part, parce qu'elle constitue le monde social et son actualité comme cible et but de l'activité d'écriture; d'autre part, bien plus simplement, à cause du préjugé que l'exercice de la littérature est en amont des préoccupations du monde, dans une sphère close idyllique. *L'Abri* a pour cadre un centre d'hébergement pour les plus démunis de la société, les «ébranlés» (dont parle le philosophe polonais Jan Potocki) tant psychologiquement que physiquement.

Peu importe que Stéphane Bertrand se soit inspiré ou non d'une expérience vécue comme préposé aux bénéficiaires dans un établissement de soins de longue durée. L'écriture de son deuxième roman ressemble à une réponse personnelle, un espace de nécessité. Décrite ces formes dans l'ombre qui ne lui appartiennent pas personnellement. Il tient à exposer ce qui tient de l'ombre et qui déborde.

Grave et burlesque

D'entrée de jeu, le romancier nous fait pénétrer dans le centre d'hébergement. On y croise le directeur haïtien, un homme bon et courageux, ses adjoints hauts en couleur, Frankenstein et Dracula, le personnel soignant: Boris, adepte de la boxe thaïlandaise, Jacinthe, à la beauté et à la générosité naturelles, Irène, la grand-mère congolaise, John Wayne, le gardien de sécurité et Simon Trépanier, jeune écrivain et père de famille qui travaille depuis peu à L'Abri comme préposé aux bénéficiaires.

Merveilleux, drôles, attentifs, dévoués, ils humanisent les lieux. Surchargés et soumis à des responsabilités énormes et à des tâches ingrates, ils doivent encore reconforter les proches souvent bouleversés. À leurs côtés, les pensionnaires, parmi lesquels se trouve un des premiers patients de L'Abri, qui n'émet que des grondements, Woody le Pic,

le plus méchant, dont la spécialité est d'aiguiser ses dents longues sur le dos des préposés, Marco, sanglé en permanence depuis sept ans dans son lit, condamné à supporter en silence l'insupportable injustice de son destin.

Soudainement, le récit prend une tournure dramatique. Un scandale éclabousse l'établissement. Une jeune résidente est violée et le bruit court que le coupable est un employé. Un journaliste sans scrupule se déchaîne, manipule l'opinion publique, attise les préjugés, accuse le personnel de L'Abri. Le directeur et les employés sont sur le qui-vive, certains craquent sous la pression...

Empathie, don, calme intérieur, complicité sont les premiers mots qui nous viennent à l'esprit quand on referme *L'Abri*, un roman grave et burlesque, plein d'humanité. Avec des personnages attachants, un style vivant et de multiples rebondissements, Stéphane Bertrand dépense avec justesse le monde clos et souffrant des centres d'hébergement. Il réhabilite l'image du personnel soignant injustement montré du doigt lorsqu'un collègue dérape...

Comme une trouée dans les nuages, l'auteur de *Clark et les autres* nous réserve quelques échappées belles. Lors de sa ronde de nuit, Dracula entre dans les chambres au hasard, se penche au-dessus des patients endormis: «c'est un privilège, pour nous, de le voir dans leur lit, inconscients de leurs malheurs pour quelques heures, rêvant peut-être de courir dans un champ au soleil, qui sait, ou de marcher simplement, debout comme tout le monde, sur le bord d'une rivière. Ou de nager dans la rivière, tiens, pourquoi pas, comme des enfants l'été.»

L'Abri, ou l'urgence de témoigner. Écrit sans artifice.

Collaboratrice du Devoir

L'ABRI

Stéphane Bertrand
Hurtubise HMH
Montréal, 2009, 162 pages

Fred Carden

La recherche exerce-t-elle une influence sur la conception des politiques et la prise de décision de la part de l'administration publique et, si c'est le cas, comment ?

TIRER LE MEILLEUR PARTI POSSIBLE DE LA RECHERCHE EN DÉVELOPPEMENT

ISBN : 978-2-7637-8902-6 • 344 pages • 39,95 \$

DES CONNAISSANCES AUX POLITIQUES

TIRER LE MEILLEUR PARTI POSSIBLE DE LA RECHERCHE EN DÉVELOPPEMENT

Préface de Carol H. Weiss

pul L'Harmattan
IDRC * CRDI

Préface de Carol H. Weiss

pul L'Harmattan
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la culture

Jeu 5 novembre 2009
19 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LA CULTURE : DE QUOI PARLE-T-ON ?

Débat

Quelle est l'importance de la culture pour une société ?

Notre société valorise-t-elle vraiment la culture ?

De quelle culture parle-t-on ?

AVEC
SIMON BRAULT,
Auteur de *LE Facteur C*,
L'avenir passe par la culture (Voix parallèles, 2009), il est président de *Culture Montréal* et directeur de l'École nationale de théâtre.

FREDÉRIC GRAVEL
Chorégraphe, interprète, codir. de *La 2^e porte à gauche*, a créé le *Bal moderne* lors des *Escapes Improbables*.

TRISTAN MALAVOY-RACINE,
Auteur, musicien, chroniqueur littéraire (Journal Voir, Voir TV)

ANIMÉ PAR **ANDRÉ LAVOIE**,
Critique de cinéma (Le Devoir, Médiafilm).

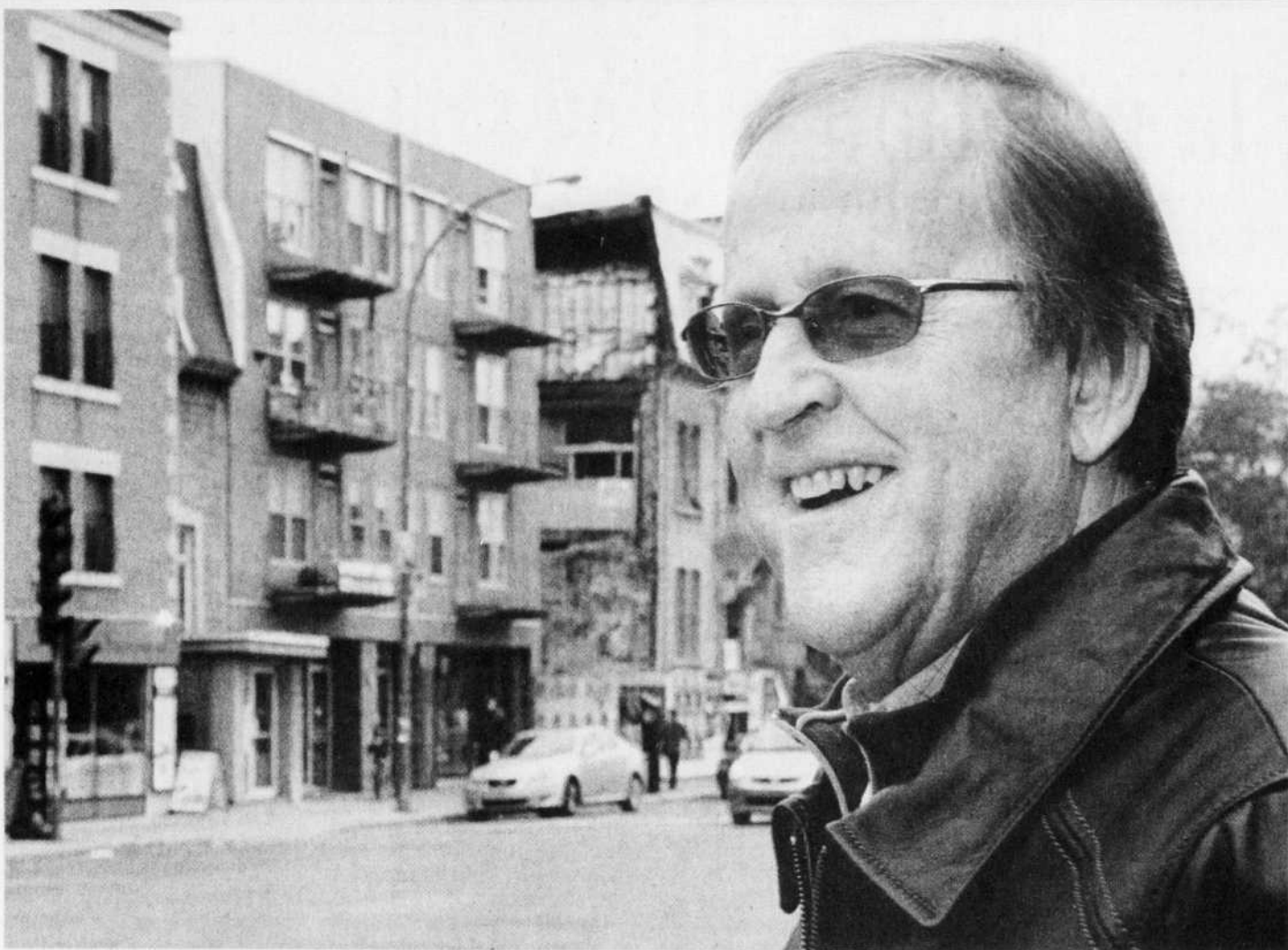
Romain Gary (Emile Ajar)

La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

LITTÉRATURE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre Godin admet que c'est pendant qu'il travaillait à la biographie de René Lévesque que lui est venue l'idée de récupérer certains éléments de sa recherche pour en faire un roman.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un premier roman pour le journaliste Pierre Godin

L'histoire du Québec telle que plusieurs voudraient l'avoir vécue

Dix ans durant, il a enquêté sur la vie d'un personnage fétiche de l'histoire québécoise: René Lévesque. Et certains éléments de la biographie de l'homme l'ont tellement marqué qu'ils ont donné naissance à un roman. *Au pays des masques*, le premier roman du biographe et journaliste Pierre Godin, paraît donc aux éditions Fides.

primer librement sur l'avenir, et le passé, de son pays.

AU PAYS DES MASQUES
Pierre Godin
Éditions Fides
Montréal, 2009, 459 pages

Le Devoir

CAROLINE MONTPETIT

Il s'agit entre autres de l'histoire de la fille légitime d'un homme politique, Vitalus, qu'on appelle aussi le «père de la nation». Fille d'un mariage rapidement rompu, rejetée par son père, elle se glisse tout de même dans l'entourage politique de ce dernier, qui refuse de la reconnaître publiquement.

Cette fille, Vénus de son prénom, est par ailleurs une fervente militante pour l'indépendance de cette nation qui n'est jamais nommée dans le livre. Elle est aussi amoureuse de Pétrus, autre militant, mais qui doute beaucoup plus qu'elle, au point de succomber à la tentation de travailler comme espion pour les fédéralistes. Tout cela vous rappelle-t-il quelques souvenirs? Il y a aussi Titus, le premier ministre sortant à l'arrivée au pouvoir de Vitalus.

Mais inutile de chercher ici les traits de la fille de René Lévesque née hors mariage, par exemple, ou encore ceux de l'ancien ministre péquiste Claude Morin, qui fut lui-même espion, ou encore ceux de Robert Bourassa, qui céda sa place à René Lévesque en 1976, précise l'auteur en entrevue.

Titus serait par exemple un amalgame de Maurice Duplessis, de Pierre Elliott Trudeau et de Robert Bourassa, dit-il. Vénus n'a pas du tout le caractère de la véritable fille de

René Lévesque, que celui-ci n'a d'ailleurs jamais reconnue mais que Pierre Godin a déjà rencontrée. Et Pétrus, s'il est bien un espion comme Claude Morin, incarne un peu pour lui le Québécois type, qui doute constamment de la pertinence des revendications nationalistes même s'il y adhère.

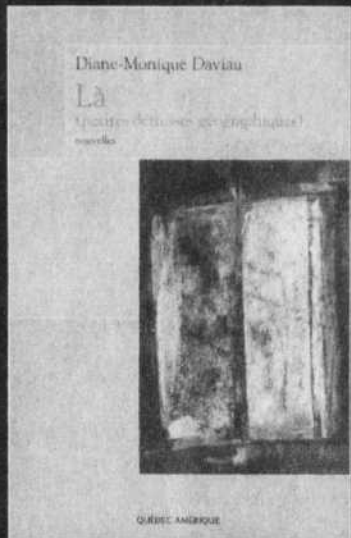
Pierre Godin admet par ailleurs que c'est pendant qu'il faisait la biographie de René Lévesque que lui est venue l'idée de récupérer certains éléments de sa recherche pour en faire un roman. En amorce, l'auteur signale d'ailleurs qu'il «*souffre depuis toujours d'uchronie*». «*J'aimerais tellement que notre histoire se soit déroulée non comme elle fut, mais comme elle aurait pu être*», écrit-il.

Cette histoire inventée, elle se termine donc par un vote au référendum en faveur de l'indépendance de ce pays sans nom et par la reconnaissance publique de Vénus par le «père de la nation».

Disons le tout net. L'essayiste qu'est Pierre Godin est omniprésent dans ce livre. Et ce sont les idées, plus que l'intrigue, qui tiennent le lecteur en haleine. En entrevue, l'auteur affirme que l'écriture de cette fiction a été libératrice pour lui, puisqu'elle lui a en quelque sorte permis de réécrire l'histoire. Mais on a l'impression que la part romanesque de l'ouvrage sert à maquiller plutôt qu'à porter un besoin authentique et légitime de s'ex-

LÀ (PETITES DÉTRESSES GÉOGRAPHIQUES)

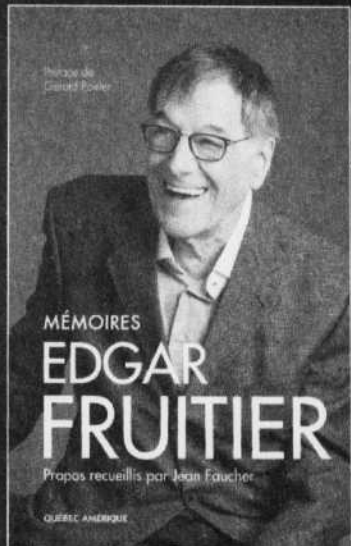
Diane-Monique Daviau



Treize nouvelles, treize «petites détresses géographiques», semblent se répondre dans ce recueil qui met en scène des personnages aux destins singuliers.

EDGAR FRUITIER – MÉMOIRES

Propos recueillis par Jean Faucher

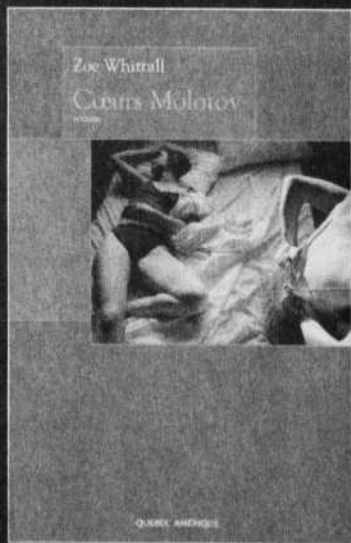


Personnage d'exception, Edgar Fruitier se révèle ici avec sincérité, intelligence et humour, nous permettant d'apprécier plus de cinquante ans de carrière, de vibrer à sa passion sans bornes pour la musique et de découvrir sa personnalité absolument unique.

L'ouvrage contient une liste de recommandations musicales inédites.

CŒURS MOLOTOV

Zoe Whittall



À dix-huit ans, Eve ne rêve que d'une chose: quitter la maison familiale du West Island pour enfin aller vivre dans son propre appartement à Montréal.

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 20 octobre au 26 octobre 2009

ROMAN

- MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 4**
Louise Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)
- LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 5**
Charlaine Harris (Flammarion Québec)
- LES OS DU DIABLE**
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- CEUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS**
Francine Ruel (Libre expression)
- HELL.COM**
Patrick Senécal (Aïre)
- PUTAIN**
Nelly Arcan (Seuil)
- LA TRAVERSÉE DES SENTIMENTS**
Michel Tremblay (Leméac)
- L'ÉNIGME DU RETOUR**
Dany Laferrrière (Boréal)
- LE JEU DE L'ANGE**
Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)
- 5150, RUE DES ORMES**
Patrick Senécal (Aïre)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- CÉLINE AUTOUR DU MONDE**
Gérard Schachmes (Libre expression)
- LA VIE COMME JE L'AIME T. 1**
Marcia Pilote (de Mortagne)
- SEXY**
Louis-François Marcotte (Flammarion Québec)
- LE PRIX À PAYER**
Natalie McLennan (de l'Homme)
- LE WHY CAFÉ**
John P. Strelecky (Dauphin Blanc)
- FRÈRES DE SANG : LES FILS DE MOÏSE**
R. S. Thériault / F. Thériault (La Semaine)
- LES MEILLEURES RECETTES DE PLATS...**
Carole Hedding Munson (ADA)
- ANTIDOTE HD**
Collectif (Druide Informatique)
- L'UNION FAIT LA FORCE**
Collectif (La Presse)
- LE GUIDE DE L'AUTO 2010**
Denis Ducquet (Trécaré)

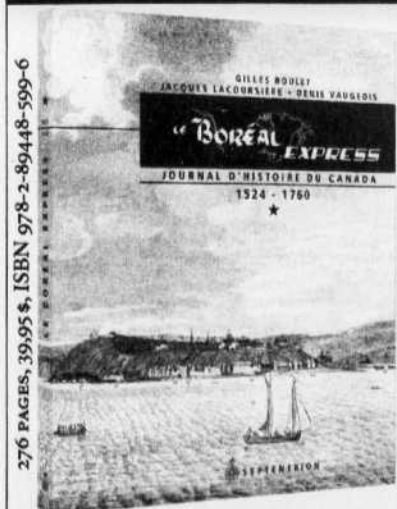
JEUNESSE

- L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX**
Uderzo / Goscinny (Albert René)
- LES NOMBRILS T. 4 : DUEL DE BELLES**
Delaf / Dubuc (Dupuis)
- TINTIN : COLOCS EN STOCK**
Hergé / Yves Laberge (Casterman)
- LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1**
Nadine Descheneaux (Boomerang)
- JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 2**
Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
- LA LIGNÉE DES DRAGONS T. 1**
S. Bilodeau / D. Hudon (ADA)
- FASCINATION T. 4 : RÉVÉLATION**
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1**
Millie Sydenier (Éditeurs Réunis)
- MAX LALOUE ENQUÊTE T. 1**
Stéphane Bourget (ADA)
- LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1**
Linda Joy Singleton (ADA)

ANGLOPHONE

- THE LOST SYMBOL**
Dan Brown (Doubleday)
- NEW MOON : THE COMPLETE MOVIE COMPANION**
Mark Cotta Vaz (Little, Brown & Co)
- ECLIPSE**
Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
- THE VAMPIRE DIARIES : THE AWAKENING**
Lisa Jane Smith (Harper Collins)
- THE ASSOCIATE**
John Grisham (Dell)
- CROSS COUNTRY**
James Patterson (Vision)
- REMEMBER ME?**
Sophie Kinsella (Dell)
- THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO**
Stieg Larsson (Penguin Books)
- THE ZOMBIE SURVIVAL GUIDE : COMPLETE...**
Max Brooks (Crown)
- DEFINITELY DEAD**
Charlaine Harris (Ace)

DE RETOUR LE 17 NOVEMBRE



Presque 50 ans après sa première parution, procurez-vous l'un des plus grands succès de l'édition au Québec. Découvrez ou redécouvrez de façon ludique toute la richesse de notre histoire à travers *Le Boréal Express* qui est devenu, au fil des ans, une référence en la matière.

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉCRIVAINS
DE LIVRES

Jouez la carte de la culture!



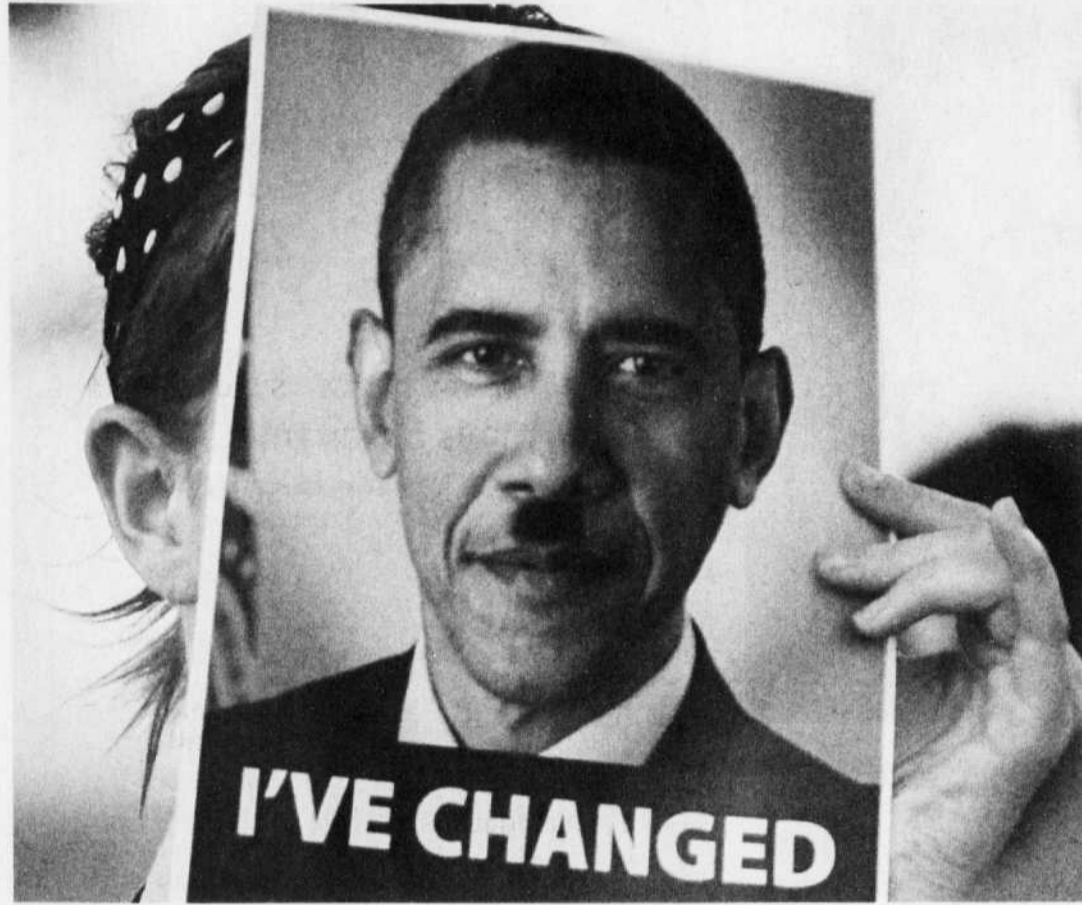
QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

ESSAI

Derrière le neuf, la réaction

Pour Lindenberg, le passéisme habillé à la moderne constitue un phénomène planétaire



JESSICA RINALDI REUTERS

Les conservateurs américains opposés à l'instauration d'un régime d'assurance maladie plus généreux aux États-Unis n'hésitent pas à comparer le président Barack Obama à Hitler.

MICHEL LAPIERRE

Parmi ceux qui s'opposent au régime public d'assurance maladie que Barack Obama veut implanter aux États-Unis, certains le comparent à Hitler. Même si Daniel Lindenberg ne mentionne pas l'anecdote dans son *Procès des Lumières*, il s'agit d'un exemple extrême de la tendance qui consiste, selon le livre, à «faire passer les progressistes pour des conservateurs étroits». Réduire l'ennemi à son contraire, c'est l'actuelle guerre mondiale des esprits.

Lindenberg, qui, en 2002, provoqua un débat mémorable en stigmatisant les «nouveaux réactionnaires» de l'Hexagone, n'a pas de difficulté aujourd'hui, dans son *essai sur la mondialisation des idées*, à nous convaincre que le passéisme habillé à la moderne constitue un phénomène planétaire. Pour lui, la lutte contre l'islam dynamise les polémiques, qui dépassent les frontières.

Perspicace, l'intellectuel français précise que le péril musulman a détrôné, dans la classification des épouvantails, les Juifs et le communisme en devenant la phobie non pas tant des chré-

tiens convaincus que de ceux qu'il appelle ironiquement les «athées dévots», d'après un oxymoron inventé en Italie. En effet, malgré leur incroyance, ils s'en prennent à l'islam au nom de l'héritage hellénique et chrétien de l'Occident.

La journaliste et pamphlétaire italienne Oriana Fallaci (1929-2006) illustra de façon outrancière cette tendance. Mais Lindenberg rattache l'esprit des athées dévots à l'œuvre du très posé Leo Strauss (1899-1973), penseur allemand exilé aux États-Unis, dont la défense laïque des valeurs de l'Occident chrétien s'accompagnait d'une attaque systématique des Lumières, révolte philosophique du XVIII^e siècle contre le christianisme institutionnel, du moins contre ses coutumes les plus étriquées.

Dans le survol que l'essayiste français fait de la renaissance des doctrines de la droite à travers le monde, l'influence plus ou moins diffuse de Strauss n'est pas toujours discernable. N'empêche que des thèmes associés aux Lumières, comme le progrès, la démocratie, l'égalité, cèdent souvent la place à ceux qui re-

jaillissent du passé européen le plus lointain: la tradition, l'autorité, la hiérarchie sociale.

Chez les intellectuels conservateurs des pays anglo-saxons, Strauss a triomphé, comme Friedrich von Hayek, son pendant en économie. En Allemagne, l'historien Ernst Nolte a tenté de relativiser l'horreur du nazisme en la comparant à celle du stalinisme. En Chine, les tenants de la libéralisation du régime se heurtent à des néoconfucianistes qui, à l'instar d'Edmund Burke, réactionnaire britannique du XVIII^e siècle, signalent les périls de la révolution!

C'est dire à quel point les interprétations les plus rigides des racines culturelles de l'Occident réapparaissent partout pour éteindre les Lumières. Lindenberg pense que seul l'apport des civilisations non occidentales pourrait changer la situation. Pourquoi en douter?

Collaborateur du Devoir

LE PROCÈS DES LUMIÈRES

Daniel Lindenberg
Éditions du Seuil
Paris, 2009, 304 pages

HISTOIRE

Réévaluer les génocides

YOLANDE COHEN

Les recherches sur l'Holocauste, entièrement renouvelées depuis la chute de l'Union soviétique et l'ouverture complète des archives européennes dans les années 1990, apportent régulièrement leur lot de découvertes macabres. Aujourd'hui encore, la publication de l'*Encyclopédie des camps et des ghettos, 1933-1945* démontre l'ampleur du génocide orchestré par les nazis et leurs alliés. L'existence de 20 000 camps de la mort est désormais attestée par les chercheurs, ce qui change notre appréciation d'un phénomène qui désormais s'apparente à une entreprise de destruction massive qui couvre tout le continent européen.

Ainsi, à tous les grands camps connus (Auschwitz, Birkenau, Dachau, etc.) il faut ajouter des dizaines d'autres camps qui se spécialisaient dans le traitement des enfants étrangers (où les prisonnières enceintes étaient forcées d'accoucher), dans l'aryanisation des jeunes prisonniers, dans l'internement des dissidents allemands, fautifs d'avoir écouté du jazz, musique interdite par le pouvoir, etc.

La magnitude et l'ampleur de la destruction des Juifs du paysage européen suscitent un questionnement nouveau sur la nature des régimes politiques et des sociétés qui ont permis et organisé le massacre d'êtres humains à cette échelle. C'est le mérite du petit livre de Gérard Rabinovitch, chercheur au CNRS, que de revenir sur le fonds insondable des questions que soulève le nazisme, à la lumière de ce que nous savons des autres génocides, en particulier du génocide rwandais. Au carrefour de l'histoire, de la sociologie, de la philosophie politique et de la psychanalyse, ses réflexions permettent de renouveler la compréhension que nous en avons.

À la figure du Léviathan, monstre d'ordre et d'autoritarisme qui a souvent servi de référence

pour caractériser le nazisme et la solution finale, Rabinovitch préfère se référer au Béhémoth, l'autre monstre biblique dont Hobbes avait déjà fait la figure emblématique de la désorganisation. Désordre, chaos, jouissance criminelle, tels sont les principes de ce monstre qui valorise l'annihilation des normes morales, qui encourage le vitalisme guerrier et qui livre les populations ciblées à la destruction sans merci. La différence entre les deux modèles est de taille: ce ne sont pas seulement les forces de l'ordre du Léviathan (bureaucratie et minuscules) qui sont mobilisées, mais aussi celles, bien plus destructrices encore, du désordre d'État. La technologie et la précision de la bureaucratie nazie sont mises au service des forces irrationnelles qui confinent à l'humanité du Béhémoth, ivre de puissance. On assiste ainsi à la banalisation de la barbarie qui se répand et se pratique dans toutes les sphères de la vie sociale et politique.

Pour une éthique de la désillusion

Prenant leur source aussi bien dans une méditation philosophique qu'en référence aux régimes mafieux et corrompus qui font régner la terreur dans le monde et au génocide commis au Rwanda, les réflexions proposées par Gérard Rabinovitch montrent à quel point cette histoire n'est en rien terminée. Les forces de destructivité, ce «mal radical» dénoncé par Freud, sont à l'œuvre et doivent être comprises comme des éléments de notre modernité. La destructivité humaine renaît sous des formes les plus inattendues, anéantissant tous les efforts déployés par les civilisations pour la tenir à distance.

Rabinovitch plaide pour une éthique de la désillusion, qui consiste à lever le voile une fois pour toutes sur les Lumières et la raison, pour pouvoir faire barrage aux forces de destructivité.

Je crois aussi qu'une des façons de la faire est de garder une vigilance de tous les instants, mais aussi de déployer des antidotes aussi puissants que ceux mis en branle par le Béhémoth, en mobilisant les forces du *care*, de la bienveillance et de la compassion présents en chacun d'entre nous.

Habitué à envisager les génocides d'abord et avant tout sous l'angle de l'affrontement politique, entre démocratie et totalitarisme, entre civilisation et barbarie, entre bien et mal, nous sommes conviés, à l'issue de cette réflexion, à réviser notre interprétation. Ce livre, comme d'ailleurs les récentes recommandations sur la prévention des génocides de Frank Chalk — directeur du Montreal Institute for Genocide and Human Rights Studies à l'Université Concordia —, force historiens et politistes à réévaluer la pertinence de leurs analyses, en réintégrant la

barbarie comme un paramètre essentiel de la modernité occidentale. Certes, nous savons combien cet aspect, bien connu des psychologues, doit être pris en compte, mais nous préférons sans doute croire à l'Occident des Lumières. La lecture de ce livre, lucide et percutant, nous convie à un autre cheminement, plus ardu mais sans doute plus conforme à la réalité que nous vivons: des lumières, certes, mais avec toujours et partout ces zones d'ombre qu'il faut regarder avec perspicacité et constance pour pouvoir mieux les traquer et les combattre.

Collaboration spéciale

DE LA DESTRUCTIVITÉ HUMAINE

Gérard Rabinovitch
PUF
Paris, 2009, 160 pages



Tutsis dans un camp de réfugiés au Rwanda en 1994

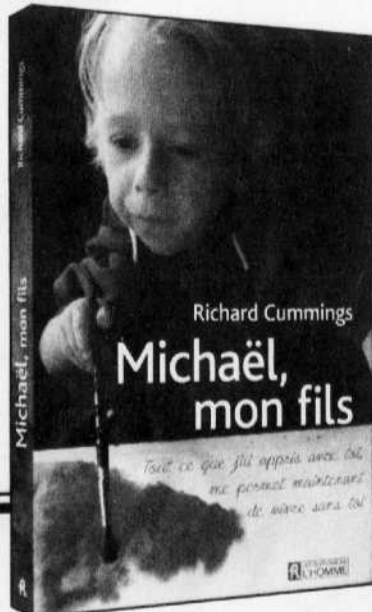
AGENCE FRANCE-PRESSE

DE PÈRES EN FILS



Cinquante-deux hommes parlent sans pudeur des rapports entre les pères et les enfants. Illustré par plus de 100 photographies inédites, ce livre vous entraîne dans l'intimité d'une relation unique.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Québecor Media
www.editions-homme.com



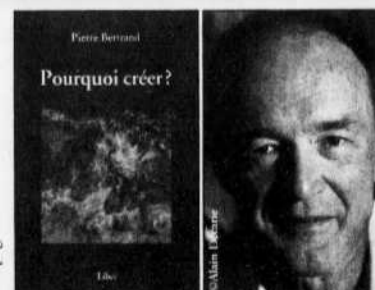
Le récit touchant et lumineux d'un garçon atteint d'une maladie dégénérative tel que raconté par son père amoureux et dévoué.

RENCONTREZ RICHARD CUMMINGS EN SÉANCE DE SIGNATURES
le samedi 14 novembre de 14h à 16h au Carrefour Laval
le dimanche 15 novembre de 14h à 16h aux Galeries de Terrebonne

Renaud-Bray

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Pierre Bertrand
Pourquoi créer?

224 pages, 22 dollars



Sophie Jama
Rêve et cultures

132 pages, 12 dollars



Basarab Nicolescu
Qu'est-ce que la réalité?
Réflexions autour de l'œuvre de Stéphane Lupasco

180 pages, 20 dollars

LIVRES

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

García Márquez ne publiera pas de nouveau roman, selon son biographe

Mexico — Le prolifique écrivain colombien Gabriel García Márquez, auteur notamment de *Cent ans de solitude*, ne publiera plus de nouveau roman, estime le Britannique Gerald Martin, auteur de la seule biographie autorisée sur le Prix Nobel de littérature 1982.

«Il dit qu'il passe tout son temps à écrire, mais si vous me demandez s'il va y avoir de nouvelles choses, je ne crois pas», a déclaré le biographe à l'occasion de la sortie de son livre *Gabriel García Márquez, une vie*, cette semaine au Mexique.

Cette biographie de 500 pages, publiée en octobre 2008 en anglais, est sortie au début du mois en français chez l'éditeur Grasset.

Le critique anglais n'écarte pas l'hypothèse «que soient publiées des choses que nous connaissons déjà, comme En agosto, nos vemos» (*Nous nous verrons en août*, un conte qui n'a pas été édité jusqu'ici). Le biographe ajoute qu'«il ne va pas écrire beaucoup plus». Il avait déjà formulé cette hypothèse au mois de mars.

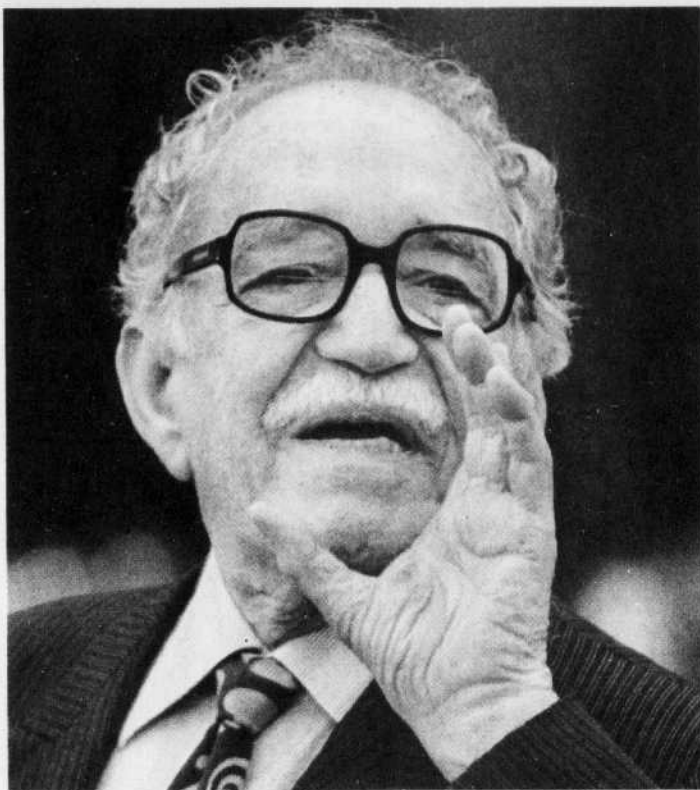
«Je crois que García Márquez n'écrira plus jamais», avait également déclaré il y a quelques mois l'agent littéraire espagnol Carmen Balcells, qui gère l'œuvre du Prix Nobel depuis des années. García Márquez, 82 ans, était alors sorti de son silence médiatique pour assurer le contraire. «La seule certitude, c'est que je ne fais rien d'autre qu'écrire», avait déclaré l'écrivain début avril au quotidien colombien *El Tiempo*.

«Mon travail ne consiste pas à publier, mais à écrire. Je suis le seul à savoir quand les gâteaux que je suis en train de préparer seront cuits», avait-il ajouté.

Le dernier roman de García Márquez, *Mémoires de mes putains tristes*, a été publié en espagnol en octobre 2004.

Un peu plus d'un an plus tard, l'écrivain avait avoué connaître une panne d'inspiration: «2005 a été une année où, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas écrit une ligne», avait-il confié au quotidien catalan *La Vanguardia*.

Agence France-Presse



Gabriel García Márquez photographié en avril dernier lors d'un dîner d'État en l'honneur du président Barack Obama, à Mexico

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pour faire danser les fantômes

Toussaint et Mauvignier font briller les constellations de Minuit

GUYLAINE MASSOUTRE

Deux romans d'émotion passent les sélections. Les lecteurs calés du Goncourt en discuteront lundi prochain, à l'hôtel Drouot. Né à Bruxelles en 1957, Jean-Philippe Toussaint, avec *La Vérité sur Marie*, suite de *Faire l'amour* et de *Fuir* (2002 et 2005, prix Médicis), partage son intrigue tout intérieure et ses regards d'angle sur l'amour.

Si l'un rayonne, l'autre roman exhale l'enfer. Né à Tours en 1967, Laurent Mauvignier, dans *Des hommes*, arrache au refoulé la brutalité d'ex-militaires, qui n'ont pu oublier les faits de guerre en Algérie. La violence enfouie retentit.

Ces deux romans, parus chez Minuit, méritent notre attention. Ils s'ajoutent au roman de Marie Ndiaye, *Trois femmes puissantes*, à Jan Karski, essai-fiction de Yannick Haenel, et à l'autobiographie de Claude Lansmann, *Le Lièvre de Patagonie*, parus en 2009. Tout comme les Lydie Salvayre et Hubert Haddad ou les exceptionnels Hélène Cixous et Pascal Quignard font figure de plantes inoubliables, il est impossible de croire que tout ce qui est herbe se vaut.

De la solitude à l'essentiel

Dans *La Vérité sur Marie*, le

narrateur de Toussaint reprend sa vie d'amoureux à l'improviste. Marie, la femme emblématique de son triptyque, fixe sa mélancolie. Y dérivent les sentiments contrariés et les effets boomerang du coup de foudre anéanti. L'amour perdu et retrouvé, inespéré, met en mots les mouvements de ce couple aléatoire, variation en rafales de moments de passion crue.

La jalousie. Elle avait perverti une âme, mais elle évolue. À travers elle, l'homme qui se glisse jusqu'à un autre homme pousse sa curiosité dans le désamour à trois. Transparente, Marie saura-t-elle, de sa main inerte qui passe d'un corps à l'autre, faire renaître la volupté d'une connivence différée?

La Vérité sur Marie parle de ce désordre du désir, d'abord sur un fond d'orage parisien, puis dans un ciel nippon, enfin en Méditerranée. Perte de conscience, étranglement et impuissance: le narrateur dit l'envoûtement. Pourtant, l'un des trois git au sol, mort. Dans l'atmosphère de crise, une toile de fond de toute beauté met en valeur l'éclairage des personnages plus que leurs pensées.

Cet amoureux disparu, à qui on refuse son nom, est moins un obstacle que le côté imprenable de Marie: ainsi, aimer autrui est un éternel recommencement. Ce double

d'abord haï solidifie une relation invisible, qui passe par la très belle vision d'un cheval en avion, comme un véritable pic de folie.

Toussaint a des phrases pesantes et sensorielles. Il fixe de menus détails, approfondit le somnambulisme général, le souvenir des souvenirs. Une nouvelle strate réflexive, telle la mélancolie incurable de Forrest, moins cérébrale et plus optimiste, glisse son écriture entre les peaux. Baisers, caresses, étreintes, gestes manqués, les frôlements concèdent un besoin infini d'aimer et d'être aimé. La sexualité hyper-présente se relie à la mort.

Dans la dernière partie, l'histoire se transporte à l'île d'Elbe, pour y subir des rites de purification. Là, Toussaint réfléchit sur la qualité d'une relation exempte de vanité, même si elle ne lèvera jamais les mystères de la présence-absence à autrui.

Dommages collatéraux

S'il est une littérature qui dérange, comme les contes de Jean-Yves Cendrey et de Serge Joncour sur les pathologies contemporaines, Mauvignier, aussi puissant qu'eux à cerner le ressenti, pousse une écriture féroce dans un immémorial inconscient.

Là où des expériences sédimentées de guerre, vampire à soldats, ont fiché la rage inex-

tinguible, que devient cette résurgence de mémoire, soixante ans plus tard, dans un monde social qui porte les stigmates d'une guerre algérienne mal cicatrisée? *Des hommes* est un livre âpre, sourd et murmurant, rédigé dans un style coup-de-poing. La peur d'une femme, avec ses enfants, et la bagarre de deux hommes, son frère et son mari, font frémir la lecture.

C'est moins sensible qu'affolant, tant la souffrance rentrée et projetée fait un carnage outrancier. Les mots colent à la vérité de Bernard, dont l'esprit saute des coches, et de Chefraoui, devenu sa cible. La haine et l'horreur des souvenirs de guerre distillent un mélange mortel, pointé par plusieurs personnages. La vérité stupide et irréversible, documentée, est sise, tel un cerceau, au centre d'un engrenage impressionnant, une guerre de décolonisation qui demeure, misérable, en un texte bouleversant.

Collaboratrice du Devoir

LA VÉRITÉ SUR MARIE

Jean-Philippe Toussaint
Éditions de Minuit
Paris, 2009, 205 pages

DES HOMMES

Laurent Mauvignier
Éditions de Minuit
Paris, 2009, 281 pages



Invitation

Lancement annuel 2009

le mardi 3 novembre 2009 à 17 heures dans le Hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry (Pavillon principal) de l'Université de Montréal, 2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal (métro Université de Montréal).

Le prix de la revue *Études françaises* 2009 sera remis à madame Hélène Dorion lors de la soirée.

Anne Hébert

Chronologie et bibliographie

Sous la direction de Nathalie Watteyne avec la collaboration de Anne Ancrenat, Patricia Godbout, Lucie Guillemette et Daniel Marcheix

Approches et pratiques en évaluation de programme

Sous la direction de Valéry Ridde et Christian Dagenais

L'autorégulation

Pour un dialogue efficace Yves St-Arnaud

Aux sciences, citoyens!

Expériences et méthodes de consultation sur les enjeux scientifiques de notre temps

Une publication de l'Institut du Nouveau Monde, sous la direction de Léonore Plon et Florence Piron avec la collaboration de Marie-France Duranceau

La Beauce inc.

Capital social et capitalisme régional Jacques Palard

Le bilan hémodynamique par cathétérisme cardiaque

Réda Ibrahim, Alexis Matteau et Nicolò Piazza

Les clientèles récalcitrantes

Comment réussir l'alliance thérapeutique Jérôme Guay

Le comportement électoral des Québécois

Éric Bélanger et Richard Nadeau

Contre la réforme

La dérive idéologique du système d'éducation québécois Normand Baillargeon

Équations différentielles

Mario Lefebvre

L'étreinte des vents

Prix de la revue *Études françaises* Hélène Dorion

L'évaluation: concepts et méthodes

Sous la direction de Astrid Brousselle, François Champagne, André-Pierre Contandriopoulos et Zulmira Hartz

L'examen musculosquelettique

Jean-Luc Tremblay

L'interview à la radio et à la télévision

Claude Sauvé

Introduction aux sciences de l'information

Sous la direction de Jean-Michel Salaün et Clément Arsenault

Le Japon au travail

Sous la direction de Bernard Bernier avec la collaboration de Vincent Mirza

Joindre langages, cultures et visions

CAAD Futures 2009

Sous la direction de Temy Tidafi et Tomas Dorta

Lignes de fronts

Le roman de guerre dans la littérature africaine

Désiré Nyela et Paul Bleton

Les migrations internationales contemporaines

Une dynamique complexe au cœur de la globalisation

Sous la direction de François Crépeau, Delphine Nakache et Idil Attak

Le paysage humanisé au Québec

Nouveau statut, nouveau paradigme Sous la direction de Gérald Domon

La politique internationale en questions

Les professeurs du département de science politique de l'Université de Montréal

Prévention et traitement des lésions sportives

Michel Guay avec la collaboration de Céline Boudreau-Larivière et Ginette Michel

Profession psychologue

Louis Brunet et Dianne Casoni

La psychiatrie en question

Choix de textes en hommage au professeur Frédéric Grunberg

Sous la direction de Pierre Lalonde, Alain Lesage et Luc Nicole

Raisonnement et pensée critique

Introduction à la logique informelle

Martin Montminy

Santé et citoyenneté

Les expériences du Brésil et du Québec

Sous la direction de André-Pierre Contandriopoulos, Zulmira Hartz, Marlon Gerbler et Amélie Nguyen

Signé Papineau

La correspondance d'un exilé Yvan Lamonde

Terrorisme et anti-terrorisme au Canada

Sous la direction de Stéphane Leman-Langlois et Jean-Paul Brodeur

LES REVUES

Circuit Criminologie Études françaises Géographie physique et Quaternaire Meta Sociologie et sociétés

Les Presses de l'Université de Montréal www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

Lecture publique 1940-1948

LES ÉDITEURS QUÉBÉCOIS ET L'EFFORT DE GUERRE

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Les écrivains québécois et la Deuxième Guerre mondiale

En collaboration avec l'Académie des lettres du Québec

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le mercredi 4 novembre à 19 h 30

Entrée libre

Également : Club d'écoute le jeudi 5 novembre à 19 h et visite-conférence de l'exposition avec le commissaire Jacques Michon le 26 novembre à 19 h

GRANDE BIBLIOTHÈQUE 475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal 514 873-1100 ou 1 800 363-9028 www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

VENREDI 6 NOVEMBRE

20h: Hommage à
Hélène Pedneault
par la troupe À voix Haute
Café-bar l'Interlude

SAMEDI 7 NOVEMBRE 2009

13h - 16h: Foyers d'écriture publique
45 écrivains - Centre-ville de Joliette

14h: Enregistrement de *Vous m'en lirez tant*
Émission de Radio-Canada - Café-bar l'Interlude

16h30: Conférence sur l'intégrité avec
Pierre Bruneau, Micheline Lanctôt,
Lorraine Pintal, Jack Keguenne et
Stanley Péan
Salle Calimaro du cégep de Joliette

20h: Lectures et Anecdotes
Café-bar l'Interlude

Jack Keguenne - Elaine Turgeon
- Bruno Roy - Yves Vaillancourt - Roxanne Bouchard
- Stanley Péan - Robert Lévesque - Laure Morali
- Simone Pinze - Josée Bilodeau - France Boucher - France Mongeau
- Emilio Francescucci - Ginette Trépanier - Cajetan Larochelle
- Dany Tremblay - Linda Amyot - Christine Bertrand - Véronique Marcotte
- Jocelyn Valette - Jean Pierre Girard - Stéphane Despatie - Diane Régimbald
- Bernard Pozier - Claudine Bertrand - Alain Beaulieu - Véronique Bleau
- Louise Desjardins - Danyelle Dussault - Guy Marchand - Jean Désy +
- Jean-Marc Desgents - Danielle Laurin - Guillaume Vigneault
- Marc André Brault - Louise Dupré - Janie Handfield
- Denise Desautels - et vous.

lesdonneurs.ca

450 759-1661
poste 1121

Foyers d'écriture publique
Joliette (Québec)

Les Donneurs

Les écrivains dans la ville

Tout ce qui n'est pas donné est perdu

Relations
internationales
Québec
Conseil des arts
et des lettres
Québec

Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec
JOLIETTE

CEGEP MONTE
JOLIETTE

The Canada Council
for the Arts
Le Conseil des Arts
du Canada

UNEO

l'action
FAU

VERONIQUE HIVON
Députée de Joliette

Centre
culturel
de Joliette

L'Interlude

CHATEAU
JOLIETTE

CRE Lanudière

LE DEVOIR

MARTIN

khinographik

ESSAIS

HISTOIRE

Les Molson, antithèse de Papineau

Dans *Molson et le Québec*, l'historien Gilles Laporte trace un portrait d'une des familles multimillionnaires les plus célèbres du Québec

MICHEL LAPIERRE

Alléguant une tradition orale, Hector Berthelot (1842-1895) raconte que l'Anglais John Molson père (1763-1836), fondateur de la fameuse brasserie montréalaise, portait la tuque et l'*habit du pays* en achetant de nos *habitants* l'orge pour fabriquer sa bière. Mais, en 1844, Papineau fait de John Molson fils l'ennemi des Canadiens, l'un des *plus féroces* instigateurs des *violences de 1837*. Qui livre la vraie image des Molson?

Sûrement pas Berthelot, trancherait Gilles Laporte, qui, dans *Molson et le Québec*, son essai vivant et si bien documenté, premier livre écrit en français sur la dynastie commerciale, juge que le portrait brossé par l'écrivain d'un marchand bonhomme, *«très populaire auprès des Canadiens»*, tient de la légende. L'historien signale que, dès qu'il débarque au pays en 1782, John Molson père, méprisant, déclare dans une lettre que les Canadiens sont *«de pauvres*



créatures qui doivent passer des heures à fumer».

Pouvait-on espérer davantage d'un homme qui, en 1832, devient membre du Conseil législatif, l'un des corps non élus d'une oligarchie coloniale qui combat les revendications démocratiques de Papineau? Mais, en s'associant à d'autres Britanniques chauvins, John Molson fils (1787-1860) se montre, comme le souligne

Laporte, encore plus hostile aux Canadiens, à qui il reproche, en 1835, leur *«manque d'éducation»* et leur aveuglement politique.

Deux ans après, il participe aux opérations militaires menées contre les Patriotes et, en 1849, il sympathise avec la foule anglo-saxonne en colère qui, à Montréal, incendie le parlement du Canada-Uni parce que l'Assemblée législative vient d'y accepter d'indemniser les victimes de la répression coloniale.

Quel essor de Montréal?

Certes, la famille Molson a contribué à l'essor de Montréal, notamment par sa bière, ses bateaux à vapeur, sa banque, sa participation à l'avènement du rail, mais elle l'a fait pour affirmer la présence anglophone au Québec. Grâce à son tact aussi bien qu'à son souci de la vérité, Laporte ne peut mieux résumer les choses qu'en insistant sur une *«cohabitation, qui ne fut jamais une osmose»*.

Lorsqu'en 1957 le sénateur Donat Raymond, propriétaire

des Canadiens, équipe de hockey fondée en 1909, la vend aux Molson, les industriels ont-ils conscience de se renier en s'appropriant le célèbre logo CH qui suggère *«Canadiens et habitants»*, ceux que leurs ancêtres méprisaient? Nullement.

Pas plus que John Molson fils pensa offenser la reine Victoria en se prononçant en 1849 en faveur de l'annexion du Canada aux États-Unis pour des raisons commerciales, circonstancielles, éphémères, motifs différents de ceux de Papineau, annexionniste lui aussi. L'histoire et ses symboles, les affairistes les laissent aux rêveurs comme Papineau, qui, en 1856, prophétisera un Nouveau Monde républicain, humanitaire et multilingue, formé de nations confédérées du pôle Nord à la Terre de Feu.

Collaborateur du Devoir

MOLSON ET LE QUÉBEC

Gilles Laporte
Éditions Michel Brûlé
Montréal, 2009, 272 pages



WILLIAM NOTMAN & SON / © MUSÉE MCCORD

Seul portrait connu de John Molson, arrivé à Montréal en 1782

HISTOIRE

Une Confédération née du passésisme

MICHEL LAPIERRE

À Gérard Bouchard, qui, dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, estime qu'entre 1840 et 1960 nos élites, tournées vers une France mythique, se complurent dans une *«vision passésiste, défensive et repliée de la nation»*, Eric Bédard apporte un démenti. Selon lui, Louis-Hippolyte LaFontaine et les autres réformistes qui seraient à l'origine de cette vision ne se montrèrent étrangers ni au progrès ni à l'Amérique.

Néanmoins, dans la conclusion de son ouvrage *Les Réformistes, une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, l'historien né en 1969 lâche un mot aussi révélateur qu'impopulaire au sujet de leur sensibilité: *«Je la qualifie, faute de mieux, de «conservatrice»»*. C'est le terme, jusque-là quasi refoulé, qui ré-

sume non seulement son analyse rigoureuse, mais son arrière-pensée.

Après avoir renouvelé, au-delà des attentes, nos connaissances de la période, Bédard n'a pas tort de prendre ses précautions pour mettre une étiquette litigieuse à ces modérés qui se situent entre les Rouges (des libéraux radicaux, héritiers spirituels de Papineau) et les ultramontains (des conservateurs outranciers défendant la suprématie du pape). LaFontaine, par exemple, a parfois des idées audacieuses qui tranchent sur la prudence que l'on associe d'ordinaire aux conservateurs.

En 1844, sous l'Union des deux Canadas, le chef des réformistes du Canada-Est (le futur Québec) écrit à son allié Robert Baldwin, qui dirige les réformistes du Canada-Ouest (le futur Ontario): *«Ici, nous formons un peuple, chez vous il*

n'en existe pas.» Cette façon directe d'opposer par l'unité religieuse et culturelle, ainsi que par l'ancienneté, les Canadiens français aux Canadiens britanniques, collectivité hétérogène et nouvelle, a sournoisement quelque chose de frondeur.

Un semblant de progressisme

Mais, dans les réflexions des réformistes, l'audace est souvent suivie d'un compromis, qui, grâce à une rhétorique habile, en arrive à l'annuler. Cela ressort des nombreux passages que Bédard cite des écrits de LaFontaine, d'Étienne Parent, de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, d'Augustin-Norbert Morin, d'Antoine Gérin-Lajoie et de plusieurs autres. L'idée réformiste de peuple est tellement liée à la morale et à la tradition que, même située dans un cadre



plus large que le catholicisme, elle perd tout caractère dynamique et évolutif.

L'historien québécois ne semble pas s'apercevoir de la nocivité de ce semblant de progressisme. Pourtant, il le synthétise on ne peut mieux en

une phrase: *«S'il faut spiritualiser le peuple, moraliser les pauvres et les criminels, cultiver un plus grand intérêt pour l'industrie et le monde des affaires, et cesser de se quereller sur la question du meilleur régime, c'est avant tout pour sauver la nationalité de la disparition.»*

Bédard cite le mot que Louis-Joseph Papineau prononça en 1850 à l'Assemblée législative du Canada-Uni: *«Aucune génération n'a le droit d'imposer ses vues et ses dogmes à celles qui lui succèdent.»* Mesure-t-il à quel point ce principe révolutionnaire tranche sur la pensée conservatrice que, sous une apparence moderne, LaFontaine et son groupe défendaient et qu'il interprète si bien?

On peut en douter, surtout lorsqu'il aborde la réticence des réformistes devant l'annexion du Canada aux États-Unis, projet qui mènerait, se-

lon eux, à l'assimilation forcée des Canadiens français à une culture de langue anglaise. Il néglige le rêve républicain qu'Amédée Papineau partageait avec son père Louis-Joseph: celui d'une *«confédération continentale»*, sans uniformité impérieuse, de toutes les parties des Amériques, vision utopique mais admirable par son avant-gardisme.

Aux deux Papineau, Bédard préférerait-il les réformistes, champions de la bonne entente, ceux qui, le très conservateur George-Étienne Cartier à leur tête, auront, au Canada, ouvert la voie à une autre Confédération, concrète, monarchiste et coloniale, celle-là?

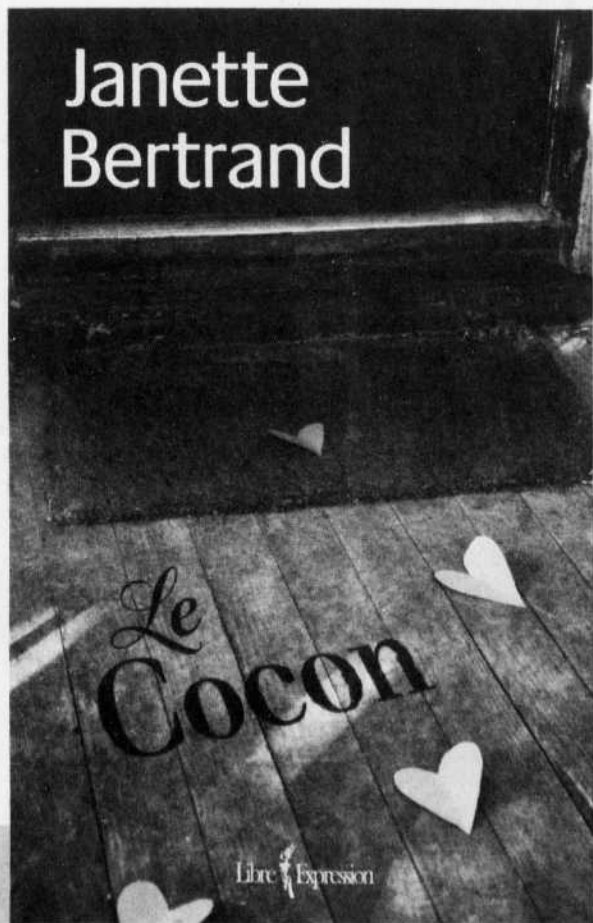
Collaborateur du Devoir

LES RÉFORMISTES

Eric Bédard
Boréal
Montréal, 2009, 416 pages

Une intrigue rocambolesque, mordante, tendre et émouvante

Janette Bertrand



En librairie dès maintenant

Janette BERTRAND

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

COLLECTION *Nouvelles parutions*
Patrimoine en mouvement

Sous la direction de
Yves Bergeron et Philippe Dubé

ISBN : 978-2-7637-8894-4
334 pages • 39,95 \$

Mémoire de Mémoires

Étude de l'exposition inaugurale du Musée de la civilisation

Sous la direction de Yves Bergeron et Philippe Dubé

Spirit of Place: Between Tangible and Intangible Heritage

L'esprit du lieu: entre le patrimoine matériel et immatériel

Édité par / Sous la direction de Laurier Turgeon

Préface de / Gustavo Araoz / Éditions / Michel Bonnette

Sous la direction de Laurier Turgeon

Préface de Marie-Charlotte De Koninck

ISBN : 978-2-7637-9016-9
218 pages • 25 \$

Territoires

Sous la direction de Laurier Turgeon

Préface de Marie-Charlotte De Koninck

Sous la direction de Laurier Turgeon

Préface de Gustavo Araoz

Avant-propos Michel Bonnette

ISBN : 978-2-7637-8994-1
500 pages • 50 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

ESSAIS

Bernard Émond ou la résistance tragique

«Très jeune, avoue Bernard Émond, j'ai eu quelque chose qui s'approche d'un sentiment tragique de l'existence. J'ai grandi avec le sentiment que le pire pouvait arriver tout le temps.» Aujourd'hui, le cinéaste est habité par une inquiétude devant la crise culturelle et morale qui frappe la société québécoise. «J'ai le sentiment, lance-t-il, de vivre dans une culture qui est en train de s'autodétruire par manque d'intérêt, que ce fonds culturel canadien-français qui informe toute notre culture est en train de se perdre carrément.»

LOUIS CORNELIER

Avec «le cinéma comme outil d'exploration du monde» et avec ses interventions intellectuelles, notamment les chroniques qu'il signe depuis deux mois dans la revue *Relations*, Émond entend se battre contre «le recul du sens» qui risque d'entraîner la désagrégation de notre identité. «Bien que je sois à peu près certain [que l'indépendance du Québec est] une cause perdue, avoue-t-il, je pense qu'il faut la défendre quand même, parce qu'on n'a pas besoin de croire en la victoire pour résister, et qu'à travers la résistance on fait survivre quelque chose.»

Ces graves propos sont consignés dans *La Perte et le Lien. Entretiens sur le cinéma, la culture et la société*, un ouvrage dans lequel le cinéaste Simon Galiero rencontre Bernard Émond. Ce dernier y évoque son parcours scolaire et cinématographique, son travail plus récent sur «la trilogie des vertus théologiques» et sa réflexion sur la société québécoise. Il témoigne de son engagement artistique et intellectuel, qui s'exprime d'abord par une «attention au monde».

Cinéaste de l'austérité et de la simplicité à la manière des Rossellini, Dreyer, Bergman et Kieslowski, Émond reconstruit une grande attention à la forme de ses films, mais refuse d'en faire l'essentiel. À la virtuosité, il préfère le dépouillement. Il va même jusqu'à affirmer que ce qui l'intéresse, «ce n'est pas tant le cinéma que le bien commun, la façon dont on vit notre vie politique, sociale et culturelle». Pour cette raison, ses films explorent moins la psychologie des personnages qu'ils mettent en avant «la discussion à travers un processus narratif d'idées importantes». Ils tentent de «réfléchir au monde qui nous entoure à travers des personnages et une histoire».

En jetant un regard sur son œuvre, Émond constate qu'elle est dominée par l'idée de la perte (de la mère, du territoire, de la culture traditionnelle canadienne-française, de tout) et, plus récemment, surtout dans la trilogie sur les vertus théologiques, par l'idée du lien nécessaire. «Tous ces films, explique-t-il, disent: voilà, s'il n'y a pas de lien avec le passé à travers une filiation et l'acceptation d'un héritage, et s'il n'y a pas de projection vers l'avenir à travers les enfants et la transmission, notre vie n'a plus de sens.»

Ex-gauchiste sans remords, le cinéaste et anthropologue, indépendantiste par instinct depuis toujours, renoue vraiment avec ses racines canadiennes-françaises et québécoises, presque par hasard, à

la fin des années 1990. «J'entre, raconte-t-il, à Sainte-Anne-de-Beaupré et je me dis, voilà: ce sont les rituels de ma tribu. C'est chez nous. [...] C'est comme si, à près de 50 ans, je redécouvrais un côté caché de ma vie.» Déjà sensibilisé à la fragilité des cultures par une expérience d'une dizaine d'années dans le Grand Nord québécois, Émond vit alors une épiphanie qui déterminera le sens de sa réflexion subséquente. Non-croyant, il se découvre néanmoins «profondément catholique» sur les plans culturel et éthique. «Ce que je pense de la politique, des injustices sociales, mon rapport à la misère du monde, explique-t-il, ça me vient certainement d'une éducation catholique où l'amour du prochain était plus important que la peur du péché.»

Héritages

Dans cet héritage chrétien, tout comme dans l'héritage marxien qu'il ne renie pas, il retrouve «l'idée d'une révolte nécessaire et d'une véritable radicalité». Le néolibéralisme, qui carbure à la destruction du lien social, et le postmodernisme, porteur d'un relativisme qui rejette la tradition et anesthésie la faculté de discernement, ne peuvent être combattus, selon Émond, que «par la logique du don, du désintéressement, de la pauvreté. Il y a tout ce qu'il faut dans le sermon sur la montagne».

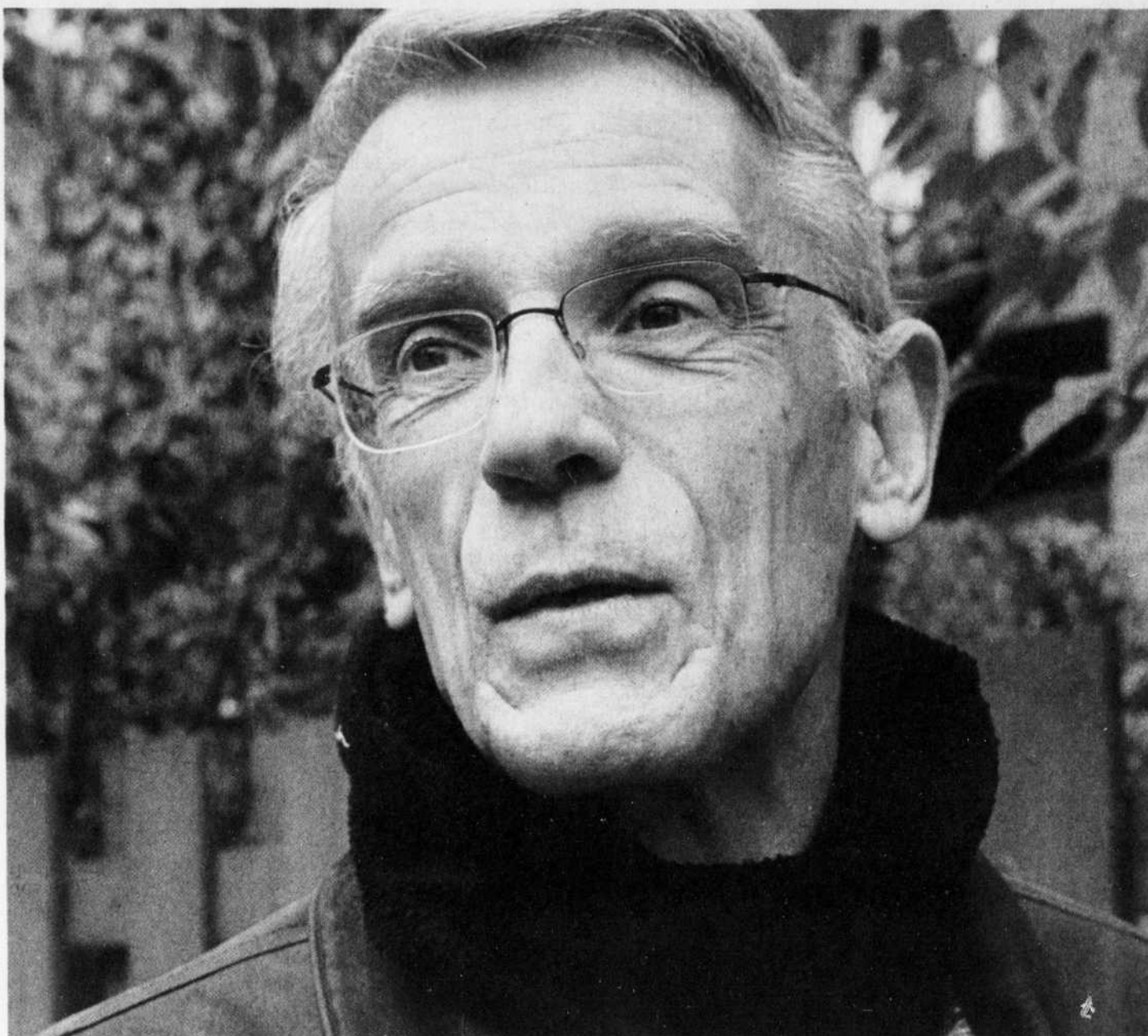
Le fonds culturel canadien-français, défini par sa culture rurale, ses racines paysannes et son héritage catholique, c'était aussi des liens de solidarité, une esthétique du dépouillement et une culture populaire animée par «un pragmatisme des valeurs, quelque chose qui vient de l'expérience commune et qui rend l'expérience commune vivable». Tout en se défendant «de faire l'apologie les yeux fermés de la culture traditionnelle québécoise», qui n'allait pas sans une certaine fermeté d'esprit, Émond constate néanmoins que son effacement s'est fait au profit d'une culture de masse qui condamne au conformisme, au cynisme et de l'anomie, c'est-à-dire «une



La perte et le lien

Entretiens sur le cinéma, la culture et la société

Simon Galiero rencontre BERNARD ÉMOND



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans *La Perte et le Lien*, Bernard Émond témoigne de son engagement artistique et intellectuel, qui s'exprime d'abord par une «attention au monde».

Émond, aujourd'hui, se réclame d'un conservatisme de gauche, qui souhaite renouer avec la transmission du meilleur d'une tradition tout en gardant le cap sur l'idéal de justice sociale

situation où les valeurs ne guident plus les comportements soit parce qu'elles ont disparu, soit parce qu'elles sont devenues contradictoires et inapplicables». La lutte de libération des baby-boomers, écrit-il, a finalement été «l'avant-garde du néolibéralisme».

Émond, aujourd'hui, se réclame donc d'un conservatisme de gauche, qui souhaite renouer avec la transmission du meilleur d'une tradition tout en gardant le cap sur l'idéal de justice sociale. Au risque de se «faire écharper», le cinéaste plaide pour une indépendance politique qui permettrait aux Québécois d'origine canadienne-française d'être une majorité afin de préserver leur culture. Son analyse de l'état de la culture québécoise actuelle (école, télévision, valeurs) est toutefois si sombre qu'elle décourage au moins autant qu'elle mobilise.

La révolution individualiste, postmoderne diraient d'aucuns, a modifié le rapport à l'autorité et à la tradition pour le meilleur (rejet de la soumis-

sion) et pour le pire (refus radical de l'héritage et de la hiérarchisation des valeurs). Or, pour retrouver quelque chose (le meilleur) de cette tradition dans le nouvel esprit du temps qui la nie, il faut repenser le rapport qu'on entretient avec elle sur de nouvelles bases.

Le travail de Bernard Émond est tout entier consacré à cette tâche, et c'est sa grandeur, mais son insistance sur le caractère tragique de la situation, son pessimisme quoi, le porte à négliger le joyau de l'héritage chrétien, c'est-à-dire l'espérance volontaire.

louisco@sympatico.co

LA PERTE ET LE LIEN
ENTRETIENS SUR LE CINÉMA, LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ
Simon Galiero rencontre Bernard Émond
Médiapaul
Montréal, 2009, 176 pages

■ Voir notre entrevue avec Bernard Émond en page E 1

Sous la direction de Hachimi Sanni Yaya

ET DE L'ACCESSIBILITÉ EN SANTÉ DANS LE TIERS-MONDE

LE DÉFI DE L'ÉQUITÉ

ISBN : 978-2-7637-8915-6 • 394 pages • 39,95 \$

LE DÉFI DE L'ÉQUITÉ ET DE L'ACCESSIBILITÉ EN SANTÉ DANS LE TIERS-MONDE
ENTRE DROIT FONDAMENTAL, JUSTICE SOCIALE ET LOGIQUE MARCHANDE

Sous la direction de Hachimi Sanni Yaya pul L'Harmattan

ENTRE DROIT FONDAMENTAL, JUSTICE SOCIALE ET LOGIQUE MARCHANDE

pul L'Harmattan
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

Les Éditions du **Noroît**
PRIX LITTÉRAIRES

Normand de Bellefeuille
Mon nom
Finaliste au Prix du Gouverneur Général

Patrick Lafontaine
Homa sweet home
Finaliste au Prix Quebecor du Festival International de poésie de Trois-Rivières

www.lenoroit.com

Rencontre-échange avec **Michel de Salaberry**
Diplomate et ambassadeur retraité
Reconnu pour sa vaste expérience au Proche-Orient

Animation : Samia Amor, avocate

Mardi 3 novembre 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

Paulines